

choisir

revue culturelle
n° 634 – octobre 2012

(Croire et
comprendre





Prière pour la paix

*O Dieu, notre Père,
riche d'amour et de miséricorde,
nous voulons te prier avec foi
pour la paix en tant de pays du monde,
pour les nombreux foyers de lutte et de haine. (...)*

*La paix terrestre est le reflet de ta paix
que tu nous donnes et nous confies,
elle naît de ton amour pour l'homme
et de notre amour pour toi et pour tous nos frères.*

*Change notre cœur, Seigneur,
car nous sommes les premiers
à avoir besoin d'un cœur pacifique (...).
Fais-nous comprendre, ô Père,
le sens profond d'une prière de paix vraie,
semblable à celle de Jésus sur Jérusalem.
Prière d'intercession qui nous rende capables
de ne pas prendre position dans les conflits,
mais d'entrer au cœur des situations incurables
en devenant solidaires des deux parties en conflit,
en priant pour l'une et pour l'autre. (...)*

Cardinal Carlo-Maria Martini



choisir

n° 634 - octobre 2012

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Fred de Noyelle/GODONG
p. 4 : OR/PPP/CIRIC
p. 13 : White House Public Domain
p. 15 : John Wells
p. 25 : Sophie Dulac Distribution
p. 26 : 2012 Tate, London
p. 31 : Cineguild
p. 34 : Faculté de Théologie, Université de Fribourg

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
La Parole est à vous <i>par Albert Longchamp</i>	
Spiritualité	8
De la conversation spirituelle <i>par Luc Ruedin</i>	
Philosophie	9
Penser en chrétien et en philosophe <i>par Philibert Secretan</i>	
Politique	12
Barack Obama. Perspectives de changement <i>par Michael A. Bailey</i>	
Histoire	18
Syrie : un conflit vieux de cent ans <i>par Marcel A. Boisard</i>	
Libres propos	22
Cinéma	24
Humour, du noir au tendre <i>par Patrick Bittar</i>	
Expositions	26
Audaces et retours en grâce <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	29
En relisant Dickens <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	33
La théologie en crise <i>par François-Xavier Amherdt</i>	
Livres ouverts	36
Education théologique <i>par Sylvain Thévoz</i>	
Livres ouverts	37
Carlo Maria Martini <i>par Albert Longchamp</i>	
Chronique	44
Signes <i>par Gladys Théodoloz</i>	

La Parole est à vous

« Il fait entendre les sourds et parler les muets. » Est-il sentence biblique plus rabâchée que ces brèves lignes du prophète Isaïe ? Certes nous connaissons et nous recevons ces mots repris par Jésus. Mais sans les méditer en profondeur, ni les appliquer à la vie quotidienne. Ceux qui « savent », ce sont le pape et les évêques, à la rigueur les théologiens. La hiérarchie enseigne, le catéchisme répète. Entre les deux pôles, la communication est faible, le climat morose. Le peuple baisse les yeux. Du fond initial du christianisme et de l'évangélisation, il ne reste, au fond, que l'Évangile ! C'est beaucoup. C'est suffisant.

Mais comment transmettre l'héritage évangélique, à l'état brut, si nous perdons les possibilités de l'arrimer à notre culture ? Malgré de généreuses initiatives et l'engagement, notamment, de bataillons de laïcs courageux et de mieux en mieux formés, le christianisme fait encore peser sur la formation de l'intelligence religieuse « un formalisme ennuyeux et stérile qui est le type même de la pensée impersonnelle ». Nous devons ces propos à Emmanuel Mounier, dans un article de la revue *Esprit* en août... 1947. Les maux de notre époque ont une longue histoire.

Devant les réalités, fermant les yeux, Rome s'est cantonnée trop longtemps dans la politique du compromis et des anathèmes. A la limite, être catholique signifiait « rejeter le monde » ! Alors n'oublions pas l'ambiguïté d'un certain christianisme, tout en reconnaissant aux décennies qui ont préparé le concile de Vatican II la lucidité d'avoir réconcilié l'Eglise avec le monde et suscité une espérance qui nous porte encore. Cependant « l'Eglise est fatiguée », lançait le cardinal Carlo Maria Martini s.j., ancien archevêque de Milan, dans une interview publiée à titre posthume le 1^{er} septembre dernier, quelques heures après son décès. Un testament douloureux, qui ne mâche pas ses mots : « Dans l'Eglise d'aujourd'hui, je vois tant de cendres qui cachent les braises que je me sens pris d'un sentiment d'impuis-

sance... Comment peut-on revigorer la flamme de l'amour ? » Et le cardinal, dans ses propos dignes d'un testament, d'oser conseiller au pape et aux évêques de chercher pour les postes de direction douze personnes « hors normes, proches des pauvres, entourées de jeunes, qui expérimentent des choses nouvelles ». Remarquez la subtilité des mots ! Martini propose douze personnes. Autrement dit : hommes ou femmes. Sera-t-il entendu ?

Espérons-le, car Jésus n'est pas intégriste. Il est créatif, il ose braver l'opinion étroite de son auditoire - y compris celle de ses propres apôtres -, qui n'attendait rien d'autre, en réalité, que la restauration du Royaume de David. Jésus veut offrir au plus humble des hommes la mission de la Parole. Le sourd-muet de l'Evangile n'a rien demandé (Mc 7,31-37). Jésus ressent son attente, il lui donne la Parole au sens strict du mot. Jésus lui donne le pouvoir de la Parole. Il est temps, il est urgent aujourd'hui de nous interroger courageusement sur la fausse parenté entre les ministres de l'Evangile et le pouvoir que tentent de reconquérir, notamment, certains nouveaux clercs.

« L'Année de la Foi », qui démarre le 11 octobre avec l'anniversaire de l'ouverture de Vatican II, devrait donner la chance d'un riche débat au sein de l'Eglise, de rencontres œcuméniques et avec les autres religions, et de relations avec les foules non-croyantes mais désireuses, voire assoiffées de spiritualité. Car l'homme contemporain ne se sent plus un « mineur », un « minable » devant Dieu et l'Eglise. Il cherche un Dieu d'amour et rejette la tutelle d'une hiérarchie bâtie sur le modèle monarchique. Il s'agit de considérer ses attentes avec respect. « Hors de l'Eglise, pas de Salut » ! Rien n'a plus éloigné de la foi, rien n'a plus contribué à la désertion des croyants que cette formule gonflée d'orgueil. Les fidèles, et plus encore les croyants déçus ou rejetés par l'Eglise, attendent une Eglise désirable. Il est urgent de les entendre. « Davantage de courage, c'est ce que je souhaite à nous tous dans l'Eglise. » Tel était le souhait du cardinal Martini. Il est aussi le nôtre.

Albert Longchamp s.j.

■ Info

Liban : le pape appelle à la paix

La visite du pape au Pays du Cèdre (14-16 septembre) était particulièrement attendue du fait du conflit en Syrie. Benoît XVI a insisté à diverses reprises sur la responsabilité des religions à œuvrer pour la paix. Rencontrant des journalistes à bord de l'avion le menant à Beyrouth, au moment même où le monde islamique s'enflammait suite à la diffusion sur Internet du film américain *L'innocence des musulmans*, jugé blasphématoire envers l'islam, Benoît XVI a déclaré : « Le fondamentalisme est toujours une falsification de la religion, contre l'essence de la religion qui veut réconcilier et créer la paix dans le monde. » Il a appelé à une « auto-purification » des religions, insistant sur le fait que leur message fondamental est de condamner la violence et d'encourager « l'éducation, l'illumination et la purification des consciences », pour favoriser le dialogue, la réconciliation et la paix.

Benoît XVI et le président libanais Sleiman, 15 septembre 2012, Baadba



A propos de la guerre civile en Syrie, le pape a exigé la cessation des importations d'armes sans lesquelles elle ne pourrait se poursuivre. On devrait plutôt « importer des idées de paix, de la créativité pour créer des solutions, accepter l'autre dans ses aspérités (...) faire le maximum pour que la violence cesse et qu'une possibilité de rester ensemble aussi à l'avenir soit réellement créée ». Un message qu'il a réitéré sur le sol libanais, lors de l'Angélus du 16 septembre. « Pourquoi tant d'horreurs ? Pourquoi tant de morts ? », s'est interrogé le pape, avant de souhaiter « le don de la paix des cœurs, le silence des armes et l'arrêt de toute violence » au Liban, en Syrie et dans l'ensemble du Moyen-Orient.

Le pape a exhorté la communauté internationale, mais surtout les pays arabes, à trouver des solutions viables pour la paix, dans le respect de la dignité, des droits et de la religion de chacun. « Qui veut construire la paix doit cesser de voir dans l'autre un mal à éliminer » mais « une personne à respecter et à aimer ». Ainsi, a assuré le pape, il sera possible d'établir une « vie harmonieuse entre frères, quelles que soient les origines et les convictions religieuses ». (apic/réd.)

■ Info

Israël : violences anti-chrétiennes

Des extrémistes juifs ont vandalisé le 4 septembre dernier le couvent des trapistes de Latroun, à l'ouest de Jérusalem, le couvrant de graffitis injurieux. Les agresseurs sont suspectés de faire partie du mouvement de colons juifs ultra-nationalistes *Price tag* (le prix à payer), qui cherche à se venger de la récente

évacuation de la colonie sauvage de Migron, en Cisjordanie, bâtie sur des terres privées palestiniennes. Cet acte de vandalisme fait suite à une longue liste d'attaques contre les chrétiens de Terre Sainte, le plus souvent impunies. Dans un communiqué signé par une vingtaine de prélats catholiques, le Patriarche latin de Jérusalem Fouad Twal a condamné ces actions qui « salissent les lieux chrétiens en Israël et s'en prennent à la personne du Christ, fils de cette Terre Sainte ». Il a rappelé que le respect et l'ouverture aux autres sont des valeurs qui s'apprennent et qui témoignent de la grandeur humaine.

Il s'est aussi demandé ce qui se passe « dans la société israélienne pour que les chrétiens soient les boucs émissaires et les cibles de tels actes de violence (...) et pourquoi les coupables ne sont ni retrouvés ni traduits en justice ». Le temps est venu pour les autorités israéliennes d'agir « pour mettre un terme à cette violence insensée et assurer un enseignement du respect dans les écoles pour tous ceux qui se réclament de cette terre ».

Le patriarche a encore rappelé que les moines de Latroun ont dédié leur vie à la prière et au labeur. Le monastère est visité par des centaines d'Israéliens juifs chaque semaine. Un certain nombre de moines ont appris l'hébreu et encouragent la compréhension mutuelle et la réconciliation entre juifs et chrétiens. (apic/réd.)

■ Info

Hongrie : Genfest 2012

La 10^e édition du Genfest (rencontre internationale et interreligieuse de jeunes, initiée par le mouvement des Focolari) a rassemblé à Budapest, du 31 août au

2 septembre, 12 000 jeunes du monde entier, dont 250 Suisses. *Let's bridge !* (construisons des ponts) a été leur mot d'ordre et Benoît XVI leur a transmis un message de soutien et d'encouragement à « construire la paix sur des fondements durables ».

Un programme dense a mis en lumière les activités des jeunes pour un monde uni, avec des chorégraphies, des films, etc. exprimant leur volonté de changer le monde par l'amour. Plus de 450 000 internautes s'étaient connectés pour suivre la rencontre et interagir sur les réseaux sociaux. Les participants ont aussi assisté au lancement du United World Project, une pétition visant à créer un « Observatoire permanent de la fraternité ».

Les Suisses sont rentrés secoués par cette expérience, qui a suscité des prises de conscience et des engagements personnels pour la paix. « J'ai pu voir et respirer un morceau de monde uni qui me confirme que c'est possible de le réaliser. Je veux m'y engager moi aussi », a déclaré l'une des participantes. (apic/réd.)

■ Info

La force de la prière

« Même dans la solitude la plus radicale, la prière n'est jamais un isolement et n'est jamais stérile. Elle est la lymphe vitale pour alimenter une existence chrétienne plus engagée et cohérente », a déclaré Benoît XVI lors de l'audience générale au Vatican, du 5 septembre 2012. Le pape a présenté les bénéfices d'une prière constante qui « réveille en nous le sens de la présence du Seigneur dans notre vie et dans l'histoire, (...) [une présence qui] nous soutient, nous guide et nous donne une grande

espérance, y compris dans l'obscurité de certaines expériences humaines ». La prière, a encore rappelé Benoît XVI, doit être « avant tout écoute de Dieu qui nous parle (...). Submergés par d'innombrables paroles, nous sommes peu habitués à écouter, et surtout à réunir les conditions intérieures et extérieures du silence pour être attentifs à ce que Dieu veut nous dire. » (apic/réd.)

■ Info

JRS : l'hospitalité

Le Service jésuite des réfugiés (JRS) a publié son *Rapport annuel 2011*. Le nombre de personnes déplacées de force bénéficiant de son soutien a augmenté de près de 10 % l'an passé, portant le nombre total de ses bénéficiaires à plus de 700 000, un maximum en trente ans. En réponse à l'intensification des conflits et à des catastrophes naturelles plus fréquentes, le JRS a ouvert de nouveaux projets en Afrique et en Asie. Par exemple en Tunisie, où il a géré un modeste projet à l'intention des demandeurs d'asile bloqués après avoir fui les troubles en Libye.

L'éducation, avec une attention portée aux filles, demeure l'activité principale du JRS, suivie par les activités psychosociales. Le JRS a aussi mis l'accent sur son travail en matière d'hospitalité, suite à l'appel lancé en 2010 par Adolfo Nicolas s.j., Supérieur général de la Compagnie de Jésus : « Comment promouvoir et défendre activement les valeurs de l'Evangile concernant l'hospitalité dans notre monde marqué par la fermeture des frontières et l'hostilité croissante à l'égard des étrangers ? »

Outre le devoir de tout faire pour que les personnes déplacées se sentent accueillies, l'hospitalité implique la défense de

leurs droits à être protégées et l'aide à l'intégration dans leur nouvelle communauté, pour qu'elles y vivent dans la dignité et non dans la misère. (JRS Dispatches n° 321/réd.)

■ Info

Immigration : égoïsme occidental

Suite au naufrage de migrants tunisiens naviguant vers l'île de Lampedusa (Italie) le 7 septembre passé, le cardinal Antonio Maria Vegliò, président du Conseil pontifical pour les migrants et les personnes en déplacement, a fustigé l'égoïsme de l'Occident : « Nous vivons dans des tours d'ivoire et nous ne voulons pas être dérangés. » Pour le prélat, il est révoltant qu'en ce troisième millénaire des personnes soient obligées de risquer leur vie pour trouver du travail, faire vivre leurs familles et avoir une vie meilleure. « Nous ne pouvons pas nous contenter de refouler les demandeurs d'asile en ignorant les motifs qui les poussent à frapper à notre porte. »

Située à moins de 100 km des côtes nord-africaines, l'île de Lampedusa est la principale porte d'entrée dans l'Union européenne pour les immigrants en provenance de Tunisie, de Libye ou d'Egypte. (apic/réd.)

■ Info

Maohi Nui : décolonisation

Le Comité central du Conseil œcuménique des Eglises (COE) a demandé, le 5 septembre passé, la réinscription de la Polynésie française (Maohi Nui) sur la liste de l'ONU des territoires à décoloniser.

Maohi Nui est devenu un protectorat français en 1842 et une colonie française en 1880, mais ce n'est qu'en 1946 que son peuple a acquis la citoyenneté française. En 1945, au moment de la création de l'ONU, les colonies françaises de Nouvelle-Calédonie et de Polynésie française figurèrent sur la liste des territoires devant être décolonisés. Toutefois, en 1947, la France parvint à faire rayer de la liste la Polynésie française, sans consultation préalable du peuple de Maohi Nui.

Le statut de la Polynésie française a dernièrement été modifié (2003). Elle est aujourd'hui un « territoire d'outre-mer » semi-autonome, qui a son parlement, son président et son gouvernement exécutif. Mais la France continue à y exercer son influence. C'est elle qui administre - sans le consentement ni la participation du peuple polynésien - la justice et le système de l'instruction publique, la défense, la monnaie, la santé, l'émigration, les droits fonciers, l'environnement et les frontières maritimes internationales.

En août 2011, l'Assemblée de Polynésie française a voté la réinscription de ce territoire sur la liste de décolonisation des Nations Unies, mais cette résolution n'est pas reconnue par la France. (WCC/réd.)

■ Info

Pérou : Eglise divisée

Le 21 juillet passé, après plusieurs mois de tensions entre le rectorat de l'Université pontificale catholique du Pérou et l'Eglise péruvienne, le Saint-Siège a décidé de retirer à l'Université ses deux qualificatifs de « pontificale » et de « catholique ». Le litige a été géré par l'archevêque de Lima, le cardinal Juan Luis

Cipriani, membre de l'Opus Dei, objet de nombreuses critiques. La Conférence épiscopale du Pérou (CEP) a, pour sa part, pris sa défense.

Mais les divisions se retrouvent dans chacun des deux camps. Au sein de l'Université, certains remettent en question la rébellion des dirigeants face aux directives du Saint-Siège. De leur côté, les évêques péruviens ont des positions divergentes, même si ceux qui ne partagent pas la volonté du cardinal Cipriani de prendre le contrôle de l'Université se taisent pour le moment, dans une sorte d'obligation d'appui institutionnel.

Dans une lettre datée du 15 août et adressée à Mgr Pineiro, président de la CEP, Mgr Bambaren s.j., ancien président de la CEP, critique vivement l'appui de l'Eglise péruvienne au cardinal Cipriani dans ce qu'il considère comme une question entre l'archevêque de Lima et l'Université. « Ce qui était un problème local (...) est devenu un problème de l'Eglise (...) Nous sommes en train de perdre la meilleure université du Pérou. »

Le provincial de la Compagnie de Jésus au Pérou, le Père Cruzado Silvestri, a lui aussi adressé une lettre à Mgr Pineiro, parue dans la presse le 20 août. Il y explique la nature de la présence des jésuites au sein de l'établissement et le rôle de cette université pour l'Eglise péruvienne. (apic/réd.)

De la conversation spirituelle

Voici peu, il me fut donné lors d'une conversation spirituelle avec une amie de réfléchir à ce que coûtait d'écouter l'autre. Elle me disait combien elle se laissait parfois vider par le besoin insatiable d'être écouté qu'éprouvent ceux qui viennent se confier à elle. Besoin qui devient encore plus vital et impérieux dans notre société de rentabilité où il manque lieux et personnes pour « déposer son âme ». Si encore les bénéficiaires de son écoute attentive et prodigue lui manifestaient une quelconque reconnaissance ! Mais non, centrés exclusivement sur eux-mêmes, ils déversaient leurs tristesses, malheurs et peines sans s'inquiéter un instant de ce qu'elle vivait et ressentait. Asymétrie totale ! Nulle égalité heureuse en cet échange !

Certes, la conversation spirituelle n'est pas l'amitié. Celle-ci présuppose égalité et réciprocité. Toutefois, elle s'en approche. Tel le miroir dans lequel il est possible de se voir tel que l'on est, l'ami véritable nous permet de progresser. De même pour la conversation spirituelle, qui n'est pas seulement écoute bienveillante.

Ignace de Loyola, au XVI^e siècle, écrit à ses compagnons qu'il est important pour tirer profit d'une conversation « d'être lent à parler, assidu à écouter et calme afin de pénétrer et de connaître les pensées, les sentiments et les volontés de ceux qui parlent, pour pouvoir mieux répondre ou ne rien dire ».¹ Pour le profit d'autrui et le nôtre, il s'agit même d'imiter la mé-

thode de l'ennemi de la nature humaine, mais bien sûr uniquement pour atteindre son but opposé, qui est le bien de l'âme. Entrant par la porte de l'autre, nous sortirons par la nôtre pour produire du fruit : « Nous pouvons de même façon, pour arriver au bien, agréer ou être de l'avis de quelqu'un sur une chose particulière qui est bonne, sans paraître remarquer d'autres choses qui en elles sont mauvaises. En gagnant son amour, nous améliorerons nos affaires. »²

Tirer profit et porter du fruit pour mettre l'homme - l'écouté et l'écoutant - debout, tel est le but de la conversation spirituelle. Encore faut-il être au clair sur le statut de la relation. Clarté de la forme : combien de temps dure-t-elle ? en quel lieu se déroule-t-elle ? comment commençons et terminons-nous la conversation ? Clarté du contenu aussi : qui parle ? de quoi ? qui écoute ? comment ? quel signe symbolise la présence de Dieu ? quel type de réciprocité se vit-il ici ?

La relecture de cette conversation m'aide à mettre de l'ordre dans ma propre manière d'écouter. Merci à toi amie. Notre conversation porte du fruit. J'en tire profit. Puisses-tu faire de même.

Luc Ruedin s.j.

1 • Ignace de Loyola, *Ecrits*, « Aux compagnons envoyés à Trente », Paris, DDB 1991, p. 686.

2 • Idem, p. 666.

Penser en chrétien et en philosophe

● ● ● **Philibert Secretan**, Genève
Philosophe

philosophie

Le thème des relations entre foi et raison peut être abordé de diverses manières. J'en soulignerai trois qui me semblent capitales : la question de la légitimité de la philosophie chrétienne, les problèmes plus généraux des relations entre philosophies et croyances religieuses, et finalement les rapports entre science et religion, notamment au sujet de la création (créationnisme contre évolutionnisme).

Le problème de la philosophie d'inspiration chrétienne suit une longue histoire, qui connut un de ses sommets avec la scholastique médiévale. Aujourd'hui, à la suite du jésuite Joseph Maréchal, d'Etienne Gilson ou de Jacques Maritain (pour ne citer qu'eux), on parle de néo-scholastique et de néo-thomisme. Par ailleurs, deux encycliques signalent l'importance que l'Eglise attribue à une philosophie d'inspiration chrétienne et à une « foi génératrice de

raison ». Ce furent *Aeterni Patris* de Léon XIII, en 1879, qui érigea Thomas d'Aquin en *magister* par excellence de l'enseignement catholique, et en 1998, *Fides et Ratio* de Jean Paul II.

La question des relations entre réflexion philosophique et croyance religieuse est pour sa part très largement discutée et a connu avec Xavier Tilliette s.j. un développement remarquable, en ce sens qu'il étudia savamment les dimensions religieuses de nombreux philosophes.¹ De son côté, le Père Peter Henrici s.j. s'intéressa plus particulièrement à Hegel.²

Enfin, depuis Gallée, on a beaucoup écrit sur les vrais/faux débats qui opposent une lecture scientifique et une lecture religieuse (biblique) des phénomènes cosmiques et des origines de la Terre et de la Vie.

On pourrait admettre que, la raison étant une grandeur publique à vocation universelle et la foi une affaire privée, la loi de la laïcité doit également régler le rapport foi/raison. Cette conception condamnerait la philosophie à un repli sur la seule raison démonstrative, et au traitement de la philosophie comme une servante de la science ou un pur instrument d'analyse logique. La philosophie y perdrait sa vocation de « sagesse » attentive au monde de valeurs autres que la seule vérité « par démonstration ».

L'« Année de la foi », annoncée par Benoît XVI dans le Motu Proprio « Porta Fidei », débutera le 11 octobre 2012, pour le 50^e anniversaire de l'ouverture du concile Vatican II. Dans sa lettre apostolique, le pape écrit : « L'Eglise n'a jamais eu peur de montrer comment entre foi et science authentique il ne peut y avoir aucun conflit parce que les deux, même si c'est par des chemins différents, tendent à la vérité. » Réflexion.

1 • Notamment dans *Le Christ des philosophes. Du Maître de sagesse au divin Témoin*, Namur, Culture et Vérité 1993, 492 p.

2 • Mgr Peter Henrici, de 1993 à 2007 évêque auxiliaire du diocèse de Coire, est un théologien et un philosophe de haut rang, précédemment professeur à la Grégorienne et aujourd'hui professeur invité de la Faculté de théologie de Coire. Un ensemble d'articles et de conférences a été édité sous le titre *Hegel für Theologen. Gesammelte Aufsätze*, Fribourg, Academic Press 2009. Nous en tirons les considérations qui suivent.

Or divers courants philosophiques ont rejeté cette réduction de la philosophie à la sphère des opinions intimes ou à un appendice des sciences humaines, et ont réhabilité une raison non plus seulement instrumentale, mais autonome, éclairante et édifiante (au sens de la construction de l'humain).

Le devoir de s'opposer à l'« irrationnel organisé » - qui prévalut dans les fascismes dominants des années 1930-1950 - contribua à un regain d'intérêt pour une « éthique » conçue non simplement comme une morale, mais comme une culture réfléchie du sens de la vie personnelle et du domaine commun, social et politique.

Méta-physique

C'est dans ce contexte que se situe une démarche de réflexion qui a plus particulièrement retenu notre attention : la considération du jésuite Peter Henrici pour la philosophie d'inspiration chrétienne, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui. Ses réflexions portent sur la question de savoir ce que signifie philosopher, penser en philosophe, dans le voisinage immédiat de la croyance religieuse chrétienne.

L'auteur fait, en effet, une différence essentielle entre l'élaboration d'un système philosophique et le processus de *penser* en philosophe, le « philosopher ». Cette distinction conduit Peter Henrici à considérer, au-delà du néo-thomisme, différentes façons de se situer philosophiquement par rapport à divers moments de la doctrine chrétienne. Il met en évidence trois *orientations* fondamentales.

1. La métaphysique, comme préoccupation du tout de l'être, implique la certitude qu'on n'en fera jamais le tour - et donc que la question de l'être ne sera

jamais épuisée. Toute pensée totalisante et prétendument définitive est incompatible avec un « penser chrétiennement ».

2. La métaphysique alerte le croyant de ce que la question, finalement *éthique*, du sens médiat et ultime de l'existence n'est jamais exclusivement théorique mais naît *de* et *dans* la pratique de la vie. Il y a un *faire en vérité* qui implique une vérité à *vivre* et non seulement à penser.

3. La métaphysique non plus théorique mais éthique sera à son tour *critique*. « Alors qu'Etienne Gilson frappait sa fameuse formule de "la foi génératrice de raison", il faudrait aussi parler d'une "foi mère de critique", écrit Peter Henrici. Les révolutions que la foi chrétienne introduisit dans la pensée antique relative au monde et à l'homme ont commencé par ceci, qu'une série de certitudes et d'évidences philosophiques antiques ont été ébranlées. »³ Elles furent « remises en question », ce en quoi consiste précisément une démarche critique.

Ces trois orientations sont encore insuffisantes. Philosopher en chrétien exige que l'on se situe dans une double tradition : d'une part en continuité avec la tradition patristique et médiévale, mais en ré-élaborant ce qui furent les réponses passées à des problèmes sans doute encore actuels ; d'autre part en continuité avec la tradition proprement théologique, tout en restant philosophe. C'est ainsi que des thèmes théologiques se retrouvent chez Kant dans la problématique du Mal radical, chez Hegel dans sa christologie ou chez Schelling dans sa philosophie de la révélation. Il faut sans cesse y revenir.

3 • Idem, p. 217.

Conscience historique

Trois lignes directrices se dégagent de ce constat, ou plus exactement trois dispositions d'esprit qui, sans les renier, approfondissent les précédentes orientations.

La première est la *Weltanschaulichkeit*, terme intraduisible que j'interpréteraï volontiers comme un intérêt à la fois soucieux et admiratif pour le monde, « qui balaye toutes les visions d'avenir et toute les interprétations provisoires de l'Histoire » mais qui s'ouvre sur l'horizon mystérieux de la Providence.

La seconde est une conscience historique, où l'on retrouve l'inscription dans une Tradition, mais accompagnée d'une connaissance précise des composantes de celle-ci et armée de concepts frais et d'idées neuves pour la poursuivre comme un témoignage de la vie de l'Esprit.

« De cette inscription fidèle et novatrice de la Tradition procède une troisième disposition fondamentale du philosophe chrétien : sa proximité de contenus spécifiques de la foi chrétienne. » Certains de ces contenus, comme la christologie, la théorie du péché originel ou la révélation, ont été assumés en philosophie. Un chrétien engagé en philosophie doit se réapproprier ces tentatives.

Loin de n'être qu'une manière symbolique de signifier une expérience humaine, les dogmes sont des représentations du mystère divin à la fois incompréhensible et éclairant. Mais dans le dogme s'énoncent aussi des vérités sur le monde, sur l'homme et sur l'histoire qui - contraires à l'héritage grec et à l'opinion commune - présentent une alternative pour le philosophe.

C'est toutefois aussi à l'intérieur de la tradition que des alternatives sont à explorer : au sujet de la création, la conception nominaliste des faits singuliers, tant décriée par la scholastique ; à partir de la christologie, la question de la conscience subjective de l'homme dans son identité ; sur fond du dogme du péché originel, la question d'un commun destin de fragilité et d'incertitude ; en ecclésiologie, la dimension communautaire de l'être humain par-delà ses organisations sociales et politiques.

Méta-anthropologie

On le voit immédiatement, la métaphysique, qui semblait devoir régir le mode du « penser en chrétien », se présente non plus comme une méta-physique, comme un « par-delà le monde physique », mais s'impose comme une « méta-anthropologie », comme un précieux souci de l'homme, selon les profondeurs de son être et l'élévation de son destin individuel et collectivement humain.

« Tel, nous semble-t-il, devrait être l'apport décisif du philosophe en chrétien actuel à la discussion qui se poursuit entre les philosophies. »⁴

Ph. S.

A lire :

Philibert Secretan,
Essai sur le sens de la philosophie de la religion, Paris, Harmattan 2006, 148 p.

4 • Idem, p. 227.

Barack Obama

Perspectives de changement

●●● **Michael A. Bailey**, Washington
Professeur de science politique à l'Université
de Georgetown¹

L'élection présidentielle américaine aura lieu le 6 novembre 2012. Elle opposera le président démocrate sortant Barack Obama à son adversaire républicain Mitt Romney. Le nouveau président entrera en fonction le 20 janvier 2013. Si les débats de la campagne s'articulent aux Etats-Unis principalement autour du bilan d'Obama, la question essentielle est cependant : qu'est-ce qu'Obama serait capable de faire s'il était réélu ? Pourrait-il faire plus que de barrer la route aux républicains ?

Les supporters de Barack Obama soulignent ses nombreuses réalisations : il a commandé la mission réussie contre Oussama Ben Laden ; il a organisé le sauvetage de l'industrie automobile ; il a permis aux homosexuels de vivre ouvertement dans l'armée ; il a signé le traité START avec la Russie ; il a retiré les troupes de combat de l'Irak ; il a géré l'engagement de l'Amérique dans l'action militaire contre la Libye ; il a réalisé deux nominations importantes à la Cour suprême ; il a signé de nouvelles réglementations pour Wall Street ; il a mis fin à la politique de torture de la période Bush ; il a inspiré la naissance d'une très grande loi sur l'assurance maladie ; il a initié des politiques économiques, y compris des mesures de relance, qui ont permis d'éviter une récession plus forte.

Ses opposants soulignent, pour leur part, que la nation ne s'est pas mise en mouvement avec Obama : l'économie est à l'arrêt et la vie politique semble faire marche arrière ; la prison de Guantanamo Bay est toujours là ; les efforts pour ralentir le réchauffement climatique traînent en longueur ; la course au profit à Wall Street semble sans fin.

Proche de Lincoln

Une grande partie de la carrière politique d'Obama peut être comparée à celle du président Abraham Lincoln. Les deux hommes partagent les racines de l'Illinois, des origines modestes, une expérience politique limitée avant de devenir président, mais un grand charisme personnel. Obama a annoncé sa candidature à Springfield, Illinois, la ville d'origine de Lincoln. Il a bâti son discours de victoire électorale autour du premier discours d'inauguration de Lincoln. Plus important encore, il a choisi de se mesurer à deux aspects du caractère de Lincoln.

Le premier est une nature remarquablement conciliante. Quand Lincoln a pris sa charge, la nation se dirigeait vers une guerre sanglante. L'attitude de Lincoln envers le Sud consista à « ne rien faire dans la passion ou la mauvaise humeur. Même si le peuple du Sud ne veut pas vraiment nous écouter, écoutons calmement ses exigences et cédon leur autant qu'il nous est possible dans le cadre de notre devoir. »²

1 • Cet article est paru dans une version plus développée dans la revue jésuite française *Etudes*, septembre 2012. Retrouvez le dossier « L'Amérique aujourd'hui » sur www.revue-etudes.com.

2 • **Doris Kearns Goodwin**, *A Team of Rivals : the political genius of Abraham Lincoln*, Simon and Schuster 2005, p. 231.

Beaucoup pensent cependant qu'Obama a été trop conciliant avec les républicains. En janvier 2011, par exemple, les républicains ont résisté au relèvement du plafond des dettes américaines. Si Obama n'avait pas négocié, le gouvernement fédéral n'aurait pas pu avoir d'autorisation légale pour continuer à emprunter de l'argent, une possibilité particulièrement déstabilisante. Obama a donc accepté la position républicaine selon laquelle un arrangement sur le budget était une partie nécessaire de la loi pour relever le plafond de la dette. Un président moins conciliant aurait pu, pour sa part, sous une menace aussi dangereuse, refuser tout simplement de négocier.

Obama est aussi comparable à Lincoln par son pragmatisme. Il a souvent essuyé des critiques de la gauche pour s'être trop compromis ou pour ne pas avoir suffisamment combattu, comme dans le dossier de l'assurance maladie où il a fait d'énormes concessions aux compagnies d'assurances et où il a laissé tomber ce qu'on a appelé « l'option publique », qui aurait ouvert la porte à un engagement plus large du gouvernement.

Cette tendance lincolnienne d'Obama a aussi été visible dans ses relations avec Hillary Clinton. Dès qu'il a été président, et contre l'avis de beaucoup de ses principaux conseillers, Obama a nommé Clinton, Secrétaire d'Etat. Il a expressément fait référence aux « équipes de rivaux » de Lincoln pour choisir son cabinet de ministres, manifestant un ton à la fois conciliant et pragmatique (Clinton était particulièrement compétente pour ce poste). Ce n'était pas une réconciliation superficielle : les supporters de Clinton ont rejoint l'administration en grand nombre. Au point que beaucoup de partisans d'Obama ont amèrement fait circuler la plaisante-

rie selon laquelle le meilleur moyen d'avoir un poste dans l'administration Obama était d'avoir travaillé avec Clinton...

Proche de Roosevelt

Obama a également quelque ressemblance avec le président Franklin Roosevelt. Tous deux ayant commencé leur mandat avec une crise économique sévère, il était naturel que l'équipe d'Obama examine les résultats de Roosevelt.

Celui-ci était connu pour donner des conseils à tout le monde et pour être toujours prêt à dire une chose à un public et une autre ailleurs, selon ce qui était politiquement avantageux. Lors de sa campagne de 1932, Roosevelt n'a pas clairement appelé à plus de dépenses fédérales, mais à « une vraie et persistante expérimentation ». Il était de fait très souple, cherchant au fil du temps les opportunités et évitant de se retrouver coincé sur des sujets cruciaux (tels que l'« étalon-or »).

Le président Obama devant le portrait d'Abraham Lincoln



Obama est capable d'être aussi opportuniste que Roosevelt. Son évolution à propos du mariage des homosexuels est typique. Comme beaucoup de démocrates, Obama a soutenu l'union civile des homosexuels (qui offre presque toutes les mêmes protections légales que le mariage), mais s'est opposé au mariage homosexuel. Il en résulta une idée troublante : les gays et les lesbiennes sont des citoyens de seconde zone. Le vice-président Joe Biden relança alors le débat en déclarant « qu'il se sentait parfaitement à l'aise » avec l'idée du mariage homosexuel. Obama, motivé par le nombre croissant de ces unions et l'impression que l'hostilité du parti républicain aux homosexuels était exactement le genre de conservatisme ringard qui rebutait les jeunes électeurs, se précipita à sa suite pour annoncer qu'il avait évolué dans sa position et qu'il soutenait à présent le mariage gay.

Les défis

Mais revenons à la question centrale : qu'est-ce que Barack Obama serait capable de faire s'il était réélu ? Les défis économiques sont relativement simples : il y a, aux Etats-Unis, un problème à court terme de manque de la demande et, à long terme, un problème de budget. Les Etatsuniens s'accordent pour dire que la solution est à rechercher dans des incitations à court terme, couplées à des limites budgétaires à long terme.

Des éléments de relance pourraient être proposés dans les domaines des transports et de l'environnement sans causer de dommages budgétaires à long terme. Des baisses d'impôts pourraient aussi faire partie de l'équation, non seulement pour des raisons poli-

tiques, mais parce que, même si elles ne sont pas très efficaces (toutes ne stimulent pas l'économie), elles sont rapides et faciles.

Car la relance de la demande n'est pas la cause essentielle de l'augmentation de la dette du gouvernement. Ce qui contribue au déficit et à la dette est plutôt le ralentissement de l'économie (qui entraîne une baisse des revenus et une augmentation des coûts de l'assurance chômage et de l'assurance maladie), la réduction des impôts décidée lors de la période Bush et les guerres en Irak et en Afghanistan.

La question de la diminution à long terme du budget fédéral recouvre pour sa part des problèmes faciles et d'autres bien plus compliqués. La sécurité sociale, le programme de retraite du gouvernement, c'est facile. Le déficit pourrait être comblé par une série de coupes légères d'un côté, et par des augmentations d'impôts de l'autre.

L'assurance maladie est plus problématique. Le système de santé actuel menace l'équilibre budgétaire de la nation. L'approche d'Obama consiste à œuvrer à l'intérieur de ce système existant pour limiter la croissance des dépenses, sans remettre en cause le principe selon lequel les personnes âgées devraient avoir une couverture médicale universelle. Compte tenu du fait que les Etats-Unis enregistrent les plus grandes dépenses de santé par habitant (alors que la longévité reste moyenne), il est probable que le succès de cette politique ne sera pas pour demain...

Blocages positifs

Est-ce que la réélection d'Obama pourrait faciliter les progrès dans ce domaine ? Les défis sont plus politiques qu'économiques. Le premier obstacle qu'Obama devra affronter est le système politique américain lui-même, qui est organisé pour résister aux changements. Toute nouvelle loi a besoin de l'approbation du président, du chef de la Chambre des représentants et d'une majorité de ses membres, et du chef du Sénat et d'une « super majorité » de ses membres (60 sénateurs). La plupart des lois ont aussi besoin du soutien des comités spécialisés de la Chambre et du Sénat. Si en plus il existe un problème constitutionnel, comme c'est le cas pour la réforme de l'assurance maladie d'Obama, le soutien de la Cour suprême devient également nécessaire.

Or, même dans la plus harmonieuse des perspectives, ces acteurs sont voués à se diviser. Les partis nationaux imposent peu de discipline. C'est vrai pour les démocrates, dont beaucoup ont bruyamment manifesté leur désaccord avec Obama lors de leurs campagnes de réélection aux législatives. Ainsi de Joe Manchin, sénateur démocrate de West Virginia, qui a attaqué le plan d'Obama sur le réchauffement climatique. On le voit dans une vidéo promotionnelle prendre un fusil et tirer sur le plan du président !³

Les temps ne sont pas à l'harmonie... Le Congrès est fortement polarisé, en grande partie du fait de changements internes au parti républicain. Dans la dernière décennie, et particulièrement

ces dernières années, les conservateurs ont visé les républicains les plus modérés, appelé RINOs.⁴ Pourtant, les plus grosses défaites ont été celles de républicains solides et conventionnels, telles que celles du sénateur Robert Bennett dans l'Utah en 2010 et du sénateur Richard Lugar de l'Indiana en 2012. Résultat, la plupart des fonctionnaires du parti républicain craignent plus les activistes et les lobbyistes de la droite conservatrice que les votes des électeurs modérés. Et les démocrates se méfient plus de leur centre que de leur gauche. Cette asymétrie définit la politique américaine contemporaine.

Mais cette polarisation n'est ni nouvelle ni irrémédiablement problématique. Dans les années 1990, avec Bill Clinton, les rancœurs partisans étaient déjà très élevées, culminant dans les procédures républicaines d'*impeachment* contre le président. Pourtant la situation budgétaire des Etats-Unis s'améliora plus rapidement que prévu et les surplus budgétaires devinrent même un problème. Si quelques coupes budgé-

Assurance maladie : une question complexe (série TV « Urgences »)



3 • Visible sur youtube.com. (n.d.l.r.)

4 • *Republicans in Name Only*, « républicains de nom ». (n.d.l.r.)

taires et quelques hausses d'impôts jouèrent un rôle favorable dans cette évolution, son succès trouva sa source en grande partie dans le blocage partisan, qui empêcha Clinton de dépenser plus et les républicains du Congrès de supprimer des impôts. L'économie a simplement fait le reste par la croissance.

A l'inverse, l'absence d'entraves n'est pas nécessairement la panacée. Les Etats-Unis ont plus souffert lors de la dernière décennie d'un manque de blocage que d'un excès. George W. Bush a profité d'un Congrès qui lui était largement favorable pour se lancer sans trop réfléchir dans la guerre en Irak et pour faire passer de très larges baisses d'impôts, qui ont alourdi le déficit budgétaire sans favoriser une croissance stable et partagée.

Ce que l'on a nommé « l'impôt minimum alternatif » (IMA)⁵ a continué à se développer et affecte chaque année de plus en plus de citoyens de la classe moyenne. Si le Congrès venait à voter des lois pour étendre les baisses d'impôts de l'ère Bush ou pour poursuivre le très impopulaire IMA, le déficit budgétaire augmenterait énormément. Il n'est pas déraisonnable de penser qu'il le fera, mais il est aussi raisonnable d'espérer qu'un blocage l'empêchera d'agir. D'un point de vue strictement budgétaire, ce serait la meilleure solution.

La deuxième raison pour laquelle l'état actuel de polarisation n'est pas désastreux est que les leaders politiques ont une capacité de commandement supérieure à celle que l'on imagine. Lorsque les responsables des chambres veulent faire quelque chose, ils le font, même dans ce contexte. En décembre 2010, Obama et le Congrès s'étaient mis d'accord sur un compromis concernant une réduction des cotisations des

assurances-chômage, qui devait coûter plus de 800 milliards de dollars à l'Etat. C'est une loi d'une importance considérable et qui est passée sur une base vraiment bipartisane : 139 démocrates et 138 républicains ont voté pour, alors que 112 démocrates et 36 républicains s'y sont opposés. Cette loi a pourtant capté peu d'attention : les compromis intéressent faiblement les idéologues et le soutien bipartisan obtenu par Obama ne donnait prise à une attaque d'aucun parti.

Probables compromis

Ce genre de compromis silencieux et déplaisant ne permet-il pas d'augurer des compromis plus substantiels lors d'un deuxième mandat d'Obama ? Tout d'abord les réductions d'impôts pour les riches, qui forment l'essentiel de la politique du parti républicain moderne, expirent en 2013, de même que celles qui concernent les classes moyennes. L'éventualité de cette échéance amènera les républicains à la table de négociations.

En deuxième lieu, les négociations acquises lors du nouveau mandat d'Obama ne se dérouleraient plus pour lui à l'ombre d'une campagne de réélection. Ces dernières années, les républicains ont en effet été motivés par la recherche de la défaite d'Obama car s'ils l'avaient soutenu lors de son premier mandat et que sa politique avait été couronnée de succès, ils n'auraient fait

5 • Le IMA est destiné à réduire les niches fiscales et à empêcher des gros contribuables de passer entre les mailles du système fiscal. Ceux qui « défiscalisent » ne peuvent réduire leur impôt en dessous du montant de l'impôt minimum alternatif. (n.d.l.r.)

qu'assurer sa réélection. En le combattant, ils ne pouvaient qu'affaiblir l'économie... et donc Obama.

De plus, la question démographique est plus délicate pour les républicains que pour les démocrates. La base républicaine est constituée de Blancs âgés. Année après année, elle se réduit proportionnellement à l'ensemble de la population. Ces changements ont déjà transformé l'Etat de Californie en un bastion démocrate (alors qu'il fut la base de Ronald Reagan en 1980). Le Texas pourrait bien être le suivant. Cet Etat est connu pour ses politiques conservatrices mais les Blancs n'y sont plus majoritaires. Si le Texas est aujourd'hui encore un bastion de l'opposition (les non-Blancs ont une participation plus faible et les républicains reçoivent un soutien de quelques hispaniques), il sera certainement confronté à la compétition en 2016 et plus encore en 2020. En prévision de ces changements politiques majeurs, les républicains vont préférer assurer un accord le plus tôt possible.⁶

Enfin, comme nous l'avons déjà souligné, les responsables politiques ont plus de marge de manœuvre que l'on ne pense. Quand ils décident d'une politique, ils ne font pas que réagir à

l'opinion publique ; ils la façonnent. Cela signifie qu'un parti unifié peut mobiliser ses partisans, soit pour soutenir une loi soit, comme dans le compromis de 2010, pour ignorer totalement une politique.

Le Tea Party

Mais ce trait de la politique américaine est incertain. Les républicains seront-ils capables dans le futur de rassembler leurs supporters autour d'un compromis majeur ? Ils craignent le Tea Party qui, tel un prédateur, a éliminé tous ceux qui montraient des signes de faiblesse (ou de vieillissement). Pourtant un parti républicain qui agirait collectivement aurait beaucoup moins à craindre, parce que le Tea Party ne peut pas éliminer un parti dans son entier.

On le voit, si Barack Obama n'a pas accompli tout ce que certains espéraient lors de son premier mandat, c'est parce qu'il est à la tête d'un pays dont le droit constitutionnel est organisé de façon à ralentir les changements (quand ses opposants le souhaitent).

C'est ainsi que deux appréciations peuvent être faites à propos de lui. La première est largement négative et consiste à dire (comme ce fut le cas en 2008 contre son concurrent Mc Cain) qu'il n'est pas aussi mauvais que le républicain Mitt Romney. La seconde, positive, imagine qu'une fois élu, il pourra mettre en place des politiques de relance à court terme et de rigueur à long terme. Ce dont les Etats-Unis ont un urgent besoin.

M. A. B.

6 • En attendant, ils tentent dans certains Etats d'empêcher des électeurs favorables aux démocrates de se présenter aux urnes. Une douzaine d'Etats sous contrôle républicain ont en effet adopté de nouvelles lois exigeant des électeurs qu'ils présentent une pièce d'identité avec photo. Or il n'existe pas aux Etats-Unis de carte d'identité nationale. Les électeurs peuvent se présenter avec un permis de conduire, un certificat de naissance ou un passeport. Des millions d'Américains, le plus souvent des Hispaniques, n'en sont pas pourvus. A Philadelphie, 18 % des habitants qui votèrent pour le démocrate Barack Obama en 2008 n'ont pas de pièce d'identité appropriée. (n.d.l.r.)

Syrie : un conflit vieux de cent ans

●●● **Marcel A. Boisard**, Genève

Ancien sous-secrétaire général de l'ONU
auteur de nombreuses publications sur l'islam

Vouloir trouver une solution au drame syrien sans se préoccuper de l'équilibre à long terme de la région (questions kurde et israélo-palestinienne comprises) est un leurre. Depuis près d'un siècle, suite au déloyal accord anglo-français de partition Sykes-Picot, les guerres s'y sont succédé, entraînant des centaines de milliers de morts et des millions de réfugiés. Ce poids de l'Histoire ne peut être ignoré.

Il y a près d'un siècle, l'Europe décide de démembrer l'Empire ottoman, l'*Homme malade*, qui est entré en torpeur et a perdu ses territoires d'Europe. En Orient, il forme encore une entité pluriethnique, multiculturelle et multiconfessionnelle (avec une prédominance islamique), contestée par un nationalisme panarabe de certaines élites. Durant l'été 1915, la Grande-Bretagne incite Hussein, chérif de La Mecque, à la tête de la dynastie hachémite et qui souhaite constituer un grand royaume arabe, à entrer en guerre aux côtés des Alliés contre les Ottomans.

Lors de leurs échanges écrits, les Anglais reconnaissent le califat et l'indépendance arabes, mais ne s'engagent pas formellement dans la définition des territoires qui reviendraient à leur futur allié. Malgré cette réponse confuse, la « révolte arabe » est lancée un an plus tard. Les troupes atteignent Damas, sous le commandement du fils du chérif, l'émir Fayçal. Il proclame la naissance du Royaume arabe, à la tête duquel il est nommé par un Congrès syrien en mars 1920. Lawrence d'Ara-
bie en fit un roman.

Tromperies

Simultanément, la Grande-Bretagne traite avec la France pour le partage

des territoires. En 1916, l'accord Sykes-Picot divise la région en cinq zones, dans trois catégories. La première tombe sous « administration directe » : à la France la côte méditerranéenne et la Cilicie (actuellement province turque d'Adana), à l'Angleterre la Basse Mésopotamie, avec Bagdad, Bassora, Koweït et le Golfe persique. Deux zones dites « arabes » passent « sous influence » : la Syrie intérieure avec Damas, Alep et Mossoul pour les Français, et la seconde, incluant Amman et la Mésopotamie moyenne, pour les Britanniques. La Palestine est soumise à la domination conjointe (ou internationale pour les lieux saints).

La Déclaration Balfour (novembre 1917) appuie pour sa part la création d'un « foyer national juif » en Palestine, encore sous souveraineté ottomane, à condition de ne pas porter atteinte aux droits civils et religieux des collectivités non juives.

Le Pacte de la Société des Nations (SdN) est signé le 28 juin 1919. Son article 22, paragraphe 4, institue des mandats sur « certaines communautés appartenant autrefois à l'Empire ottoman », pour une marche rapide vers l'indépendance. L'article précise que « les vœux de ces communautés devront être pris d'abord en considération pour le choix du Mandataire ».

En avril 1920, la Conférence de San Remo, destinée à mettre en œuvre les dispositions du Pacte de la SdN, confie le mandat sur la Syrie à la France et ceux sur l'Irak et la Palestine à la Grande-Bretagne. Cette répartition met fin à l'idée de « zones d'influence ». La France renonce à sa prétention d'être la protectrice des chrétiens d'Orient et obtient en retour l'assurance que la Déclaration Balfour ne résultera pas en la création d'un Etat juif. Les Anglais s'assurent le contrôle de la route des Indes en obtenant mandat sur la Palestine, écartant la France du canal de Suez. Des accords sont obtenus pour le partage des ressources pétrolières de Mossoul.

Quelques mois plus tard, en août 1920, le Traité de Sèvres pour la mise en œuvre des décisions de San Remo est signé par l'Empire ottoman, officialisant le dépeçage d'un ensemble historiquement prestigieux. Mais le peuple turc se soulève en masse derrière le général Moustafa Kemal et renverse la dynastie. La guerre d'indépendance dure trois ans.

Un nouveau traité, signé à Lausanne en juillet 1923, établit la *Turquie* républicaine dans ses frontières presque actuelles. C'est une grande victoire pour les Turcs, mais une cuisante défaite pour les Kurdes qui s'étaient vu reconnaître un « territoire autonome » au Sud de l'Anatolie, pour les Arméniens, qui se retrouvent partagés entre la Russie soviétique et la Turquie, et pour les Grecs, qui doivent abandonner la région de Smyrne. On procède à un échange de population, avec 1,3 millions de réfugiés grecs et 300 000 déplacés turcs. Il s'agit du premier « nettoyage ethnique » avalisé par la communauté des nations.

La domination anglaise

La France et la Grande-Bretagne imposent leurs mandats. Les Anglais placent Fayçal, fils du chérif Hussein, chassé de Damas par les Français, sur le trône d'Irak. Le pays devient formellement indépendant en octobre 1932, sous une très forte influence britannique. Des troubles nationalistes éclatent, difficilement matés, entre 1936 et 1941. Une certaine forme de démocratie monarchique, placée sous contrôle étranger, va durer un quart de siècle.

En juillet 1958, le roi Fayçal est renversé par des généraux. Les coups d'Etat militaires se succèdent dès lors entre nationalistes nassériens et baathistes. Ces derniers s'emparent définitivement du pouvoir en 1968 et le garderont jusqu'à la chute de Saddam Hussein, suite à l'intervention américaine, en mars 2003. Les troupes étrangères ont maintenant quitté le pays mais la violence demeure. Pour le seul mois de juillet 2012, des attentats ont fait plus de mille victimes, dont 350 morts.

La *Palestine*, pour sa part, est placée sous administration britannique. Les Anglais peinent à y assurer l'ordre, à cause d'un conflit croissant entre les populations autochtones et les immigrants juifs dont le nombre augmente considérablement à partir de 1930 à cause des pogroms en Pologne, puis du génocide nazi. La répression britannique est brutale, mais ne parvient pas à faire respecter les quotas d'immigration. Le mandat passe sous la responsabilité de l'ONU. En novembre 1947, l'Assemblée générale accepte le principe d'un partage de la Palestine et le 14 mai 1948, Ben Gourion déclare l'indépendance d'*Israël*. Dans les jours qui suivent, des troupes arabes entrent en

guerre. La Grande-Bretagne déclare la fin du mandat, dans une débandade générale, puis un conflit armé. Les frontières du nouvel Etat seront scellées par l'accord d'armistice de février 1949. Suite à une « guerre préventive » lancée par Israël en juin 1967, la Cisjordanie et le mont Golan syrien sont occupés, ainsi que le Sinaï et la Bande de Gaza qui seront ultérieurement évacués.

Enfin, le dernier mandat britannique est la *Transjordanie*, sur le trône de laquelle les Anglais placent l'émir Abdallah, deuxième fils du chérif Hussein. L'indépendance lui est accordée en mai 1946, mais le contrôle des Britanniques reste total, en particulier sur les forces armées dont les cadres supérieurs sont anglais.

Lors du départ des Britanniques de Palestine, la Transjordanie occupe et annexe Jérusalem Est et la Cisjordanie. En 1950, le *Royaume hachémite de Jordanie* est proclamé. La monarchie maintient des liens privilégiés avec la Grande-Bretagne. Elle est menacée par des Palestiniens qui ont établi un véritable Etat dans l'Etat. En septembre 1970, le roi Hussein décide d'y mettre fin. Des combats violents font quelques 10 000 morts. La Palestine retrouvera une existence juridique en 1993, sous la forme actualisée de l'*Autorité palestinienne*, qui souhaite obtenir le statut d'Etat membre de l'ONU.

Le mandat français

La domination française sur la Syrie a duré pour sa part de 1919 à 1945, et a été marquée par des rébellions. Une enquête menée par les Etats-Unis avait explicitement montré que l'immense majorité des populations ne voulait pas d'un mandat étranger et rejetait la

Déclaration Balfour. Le mandat est néanmoins attribué à la France, qui lance un ultimatum à Fayçal, alors sur le trône de Syrie. Il doit se soumettre ou se démettre.

La guerre est rapide ; les troupes françaises entrent à Damas en juillet 1920. Afin de briser l'unité du nationalisme arabe, la France divise le pays en six unités administratives : l'Etat d'Alep, l'Etat de Damas, l'Etat du *Grand Liban* - déclaré indépendant de la Syrie et menant dès lors son destin propre -, un territoire autonome alaouite sur la côte méditerranéenne, le Djebel Druze aux limites de la Palestine, ainsi que, plus tard, le Sandjak d'Alexandrette, qui sera cédé à la Turquie kémaliste en 1939.

Hors les villes, la puissance mandataire ne contrôle pas le pays, dirigé par de grandes familles traditionnelles. Un accord d'indépendance est acquis à Paris avec le Front populaire (1936), mais il ne sera pas respecté. La Syrie est occupée en 1941 par les troupes anglaises victorieuses des forces de Vichy. De Gaulle déclare alors qu'il est possible « d'établir ces Etats dans leur indépendance ». Elle est déclarée en juin 1941, mais le pays reste sous domination française. Des troubles entraînent une réaction brutale de la France qui bombarde Damas au printemps 1945. Les Anglais interviennent pour faire cesser la répression. Le dernier soldat étranger quittera le sol syrien au cours de l'année suivante.

La Syrie devient membre des Nations Unies en 1945. Mais dans la conscience populaire, l'image de la *Grande Syrie arabe* promise en 1915 demeure. Elle nourrit l'amertume à l'égard de l'Europe occidentale. L'histoire de la Syrie est dès lors ponctuée de coups d'Etat militaires. La politique varie en fonction des guerres perdues contre

Israël et selon un rapport de force changeant entre les militaires pro Égyptiens ou pro Irakiens. Le parti nationaliste Baath finit par s'imposer en 1963 et la défaite de 1967 ouvre la voie au général Hafez al-Assad, qui confisque le pouvoir en 1970 et le transmet ensuite à son fils Bachar. En février 2011, une révolte populaire est durement réprimée : la guerre civile s'installe.

Médiation régionale

La situation actuelle au Moyen-Orient est l'héritage d'une histoire qui ne peut être refaite, quelles que soient les injustices que la perfidie franco-britannique ait engendrées. Les mandataires du siècle passé ont essayé d'imposer leur ordre constitutionnel : la monarchie pour les Anglais, la république pour les Français et un système parlementaire exogène qui ne survécut pas longtemps aux dictatures militaires. Londres et Paris devraient aujourd'hui cesser d'occuper la première ligne dans le débat. La Syrie accuse d'ailleurs violemment la France de « schizophrénie », elle qui annonce dans le même souffle, l'appui à la mission de médiation de l'ONU et l'envoi d'assistance dans les territoires tenus par les insurgés.

Ni la force ni la diplomatie ne laissent entrevoir une solution en Syrie. Le démembrement du pays en communautés hostiles ne serait pas viable. Il faut maintenir la fiction de cette république syrienne, qui n'est ni un Etat ni une nation mais un conglomerat de populations ayant des loyautés différentes, à l'intérieur de frontières dessinées dans des chancelleries européennes. Le régime est arrivé à son terme, mais les combats pourraient être longs encore, jusqu'à l'épuisement des protagonistes. La guerre intercommunautaire du

Liban a duré 15 ans et fait quelque 150 000 victimes...

La dernière session spéciale du Conseil de sécurité convoquée par la France s'est limitée à des considérations humanitaires. Poser comme condition préliminaire le départ d'Assad est absurde et ne réglerait pas le problème, car derrière l'individu il y a des communautés qui craignent pour leur survie et nul ne sait vers quoi déboucherait une transition mal préparée.

L'idée d'une médiation régionale prend corps. Elle mettrait en rapport une dictature décriée et finissante et une opposition divisée et incohérente, pour obtenir le cessez-le-feu et l'ouverture de négociations. Les participants seraient les Etats les plus directement concernés par le conflit, à savoir l'Iran, la Turquie, l'Irak et l'Arabie Saoudite, tous membres de l'Organisation de la Conférence islamique et du mouvement des non-alignés, hormis la Turquie. Le Caire tente d'organiser la médiation, mais l'intervention trop virulente du président Morsi, le 30 août passé, à Téhéran, et son antagonisme historique avec Bagdad l'ont peut-être disqualifié.

Lorsque le drame sera apaisé et la situation décantée, les médiateurs pourront remettre le dossier aux Nations Unies pour la finalisation du processus de paix et la reconstruction. Il faudra ensuite songer à une solution pour l'ensemble de la région, y compris le conflit israélo-palestinien et la question kurde. La haine des peuples n'est pas inextinguible. L'histoire moderne de l'Europe l'a démontré. Encore faudra-t-il trouver les hommes jouissant de l'autorité et de l'imagination nécessaires.

M. A. B.

Rome - Ecône

Je me réfère à l'éditorial consacré aux relations Rome - Ecône (choisir, mai 2012, n° 629) et aux tentatives papales de rapprochement. Joseph Hug s.j. y manifeste de l'inquiétude au sujet d'un préambule doctrinal dont le contenu demeure mystérieux. Mieux vaut reléguer l'inquiétude aux oubliettes. Ainsi serons-nous prêts à accueillir, dans l'enthousiasme, toute annonce inattendue et subite. Par exemple l'élévation de la fraternité d'Ecône à la prélature personnelle ainsi que le procès en canonisation de son fondateur. De la sorte cette honorable institution pourra prospérer dans le giron papal. Scénario pessimiste ? Peut-être, mais je ne peux me retenir de craindre qu'un jour, avec le concours de leurs amis - légionnaires du Christ, béraults de l'Evangile et autres aimables bataillons - ils seront suffisamment influents pour renverser la vapeur romaine, déjà bien tourmentée, et ramener le convoi à la gare Pie X. Tant de signes sont là, qui annoncent le péril.

Vous évoquez la « volonté personnelle du pape de refaire l'unité avec les dissidents ». Je crois pour ma part que le chef de l'institution romaine est sur la même longueur d'onde qu'eux. J'ai peut-être tort, mais comment ne pas le penser lorsque s'allonge indéfiniment la liste des nominations d'évêques et de cardinaux tous plus réactionnaires les uns que les autres, lorsqu'on apprend que Caritas Universalis est définitivement mise sous la tutelle du Vatican, etc., etc. ? Ce n'est pas - à mon avis - l'unité que recherche le pape, mais l'uniformité, la soumission à l'unique idéologie. Comme Ecône. Alors adieu les points essentiels que vous citez avec chaleur et conviction : collégialité, œcuménisme, liberté religieuse, attitude positive envers les non chrétiens, points essentiels qui ont déjà été progressivement et toujours plus ouvertement malmenés par tous les successeurs de Jean XXIII et leur entourage.

On se rend bien compte que le mot tradition, selon l'institution vaticane, est une « donnée figée ou morte », contrairement à ce qu'exprime la citation que vous faites de Paul VI. Considérant cette attitude, je pense que l'on peut s'attendre à ce que la marche à reculons se poursuive. Les quelques fidèles qui fréquentent encore les églises verront sans doute réapparaître bientôt les pratiques et les sermons qui ont pesé sur nos parents et la jeunesse d'après-guerre.

Je me demande parfois si ce que j'aimerais nommer « printemps catholique » est imaginable. Un printemps qui rangerait les vieilles outres et mettrait en chantier un christianisme respirable où il serait question d'une Bonne Nouvelle, où l'exercice de l'autorité serait légitime, collégial et contrôlé, où serait respectée l'immense diversité humaine, où les femmes occuperaient la place qui leur est due. Une religion à hauteur de visages et de cultures. Assurément ce serait, cinquante ans après sa mort, un bel hommage au courageux et lucide Jean, vingt-troisième du nom. Le seul pontife qui n'ait pas tourné le dos à l'avenir.

Michel Granget, Grand-Lancy

Diagnostic préimplantatoire

L'article de Jacques Neiryneck (choisir, mai 2012, n° 629) n'a pas manqué de m'interpeller. Il s'en prend à l'article 119 de la Constitution qui règle la procréation humaine assistée et le génie génétique dans le domaine humain, et en particulier à l'al. 2 c. concernant la fécondation d'ovules humains hors du corps de la femme. Selon M. Neiryneck, c'est parce que la loi actuelle interdit de fait le diagnostic préimplantatoire avant l'implantation, même si le risque de maladie génétique est avéré, qu'il s'agit d'une législation « obscurantiste », basée sur une « éthique abstraite sans aucun fondement ni dans l'Ecriture ni

dans la Tradition » qui mène à « la discrimination sociale, à des maladies graves et la souffrance des couples ».

En démasquant ce qu'il appelle le « préjugé créationniste », à savoir le caractère sacré et transcendant de la Nature créée par Dieu, il accorde à la volonté humaine la maîtrise totale de l'évolution biologique. Jusqu'ici rien de nouveau sous le ciel. Depuis que la Révolution française et les Lumières ont déclaré que la volonté de l'homme est à l'égalité de celle de Dieu, le culte de la volonté n'a cessé de progresser. Ce discours scientifique de la maîtrise et de la conduite de l'évolution selon la volonté et le rythme de l'homme représente le discours dominant d'une époque entièrement soumise à l'épanouissement de soi et à l'élimination de la douleur perçue comme une entrave au bonheur personnel.

Ce qui par contre est plus étonnant, c'est que ce discours de la maîtrise totale de l'homme soit tenu par un scientifique, membre du parti démocrate-chrétien, ce qui suppose un certain attachement aux valeurs chrétiennes. Dans ce contexte, je m'interroge sur la question de la douleur d'une part, et d'autre part sur celle du péché originel. Dans son livre *Egobody*, le philosophe français Robert Redeker dit la chose suivante : « Jésus est venu s'incarner non pas pour connaître la souffrance, mais pour connaître la douleur, c'est-à-dire devenir homme. La souffrance est naturelle, la douleur est spirituelle. » Ceci pour nous rappeler que des personnes qui souffrent de maladies graves font appel à notre compassion, à notre charité, à notre amour. La douleur que nous pouvons ressentir face à leur impossibilité de profiter pleinement de leur vie, selon la formule consacrée, est source de richesse intérieure et de vrai bonheur.

Ensuite je me demande comment un démocrate-chrétien en arrive à conclure de manière parfaitement cartésienne que « l'homme créé à l'image de Dieu devient gestionnaire de la Création, à lui confiée dans le respect obligé

des lois de la Nature et dans l'endossement d'une responsabilité cosmique ? » Comment prétendre « gérer » la Création à la place de Dieu ? Comment expliquer qu'un chrétien puisse perdre de vue la profonde iniquité de l'homme ? Comment faire l'impasse sur le péché originel qui fonde la défectuosité ontologique de l'homme ? Si Dieu est tout-puissant, parfait, infailible, l'homme ne l'est pas. Par conséquent, il n'est pas à la hauteur de l'enjeu, si j'ose m'exprimer ainsi.

L'imperfection de l'homme est un fait. La force du christianisme est justement celle de l'accepter. La chrétienté s'est construite sur l'acceptation de l'homme en tant que tel, sur l'amour de l'homme malgré son imperfection. Voilà pourquoi, depuis deux mille ans, elle a toujours survécu à ses propres errements, alors que tous les systèmes totalitaires (communisme, nazisme, fascisme) échouaient parce qu'ils cherchaient à créer un homme nouveau, abstrait, irréel.

Dans une société qui cultive à outrance le culte de l'infini, l'ouverture, le progrès sans limite, dans ce monde de l'illimité, il me paraît plus judicieux que les chrétiens rappellent au monde la nature faillible de l'homme, son inclination au mal, plutôt que de prôner le repli de Dieu et la toute-puissance de l'homme. Car le rêve de l'homme tout-puissant, de l'homme parfait est un délire dangereux qui mène au totalitarisme. Il s'agit de le combattre par l'amour chrétien, qui est celui d'aimer tous les êtres humains sans exception, les plus valides comme les plus infirmes, les plus mutilés, les plus disgraciés, les plus déments.

Lars Klawonn, Zurich

Humour, du noir au tendre

Dark Horse,
de Todd
Solondz

... **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Abe est un adolescent attardé qui, à 35 ans, vit chez ses parents et pantoufle dans l'agence immobilière de son père. C'est ce dernier qui l'a affublé du surnom de *Dark Horse*, métaphore hippique signifiant *outsider*. Mais le gros Abe n'a jamais eu envie de courir après quoi que ce soit, à part les figurines qu'il collectionne. Englué dans les projections parentales le concernant, Abe se contente de les rejeter confusément, tout en jalousant la réussite de son frère cadet Richard. En réalité, le film de Todd Solondz est l'histoire pathétique d'un mouton noir plus que d'un étalon noir, d'un rebut plus que d'un outsider du rêve américain.

Le film commence sur sa rencontre avec Miranda, une jeune paumée, lors d'une soirée de mariage. Un long travelling sur des invités dansant de manière outrageusement inspirée se termine sur la table autour de laquelle ne restent que les deux losers. Assis côte à côte, ils ne se sont apparemment pas encore adressé la parole. Miranda (Selma Blair) a l'air triste et ailleurs : elle est en mode « basse consommation », abrutie par les antidépresseurs. C'est Abe qui tente l'approche. Car ce personnage de perdant obèse est bien incarné (par Jordan Gelber), plein d'énergie, et roule en Hummer ! Ce n'est pas un « gros mou ». Dans cette comédie caustique qui joue beaucoup sur les cli-

chés, l'anti-héros est ainsi le seul personnage qui les déborde.

Ses parents, eux, sont beaucoup plus stéréotypés. Mais contrairement à Abe quand il rentre « chez lui » le soir, nous les retrouvons avec grand plaisir, sur leur sofa, devant la télé : car la mère poule n'est autre que Mia Farrow (fraîche comme une rose) et le père, en training et charentaises, Christopher Walken (fatigué). Les deux illustres comédiens (grâce auxquels cette production indépendante a probablement vu le jour) nous offrent une scène hilarante lorsqu'ils accueillent chez eux pour la première fois Miranda et ses parents : on a droit à l'échange coutumier de banalités sur la route empruntée par les invités, mais étiré sur deux bonnes minutes !

Personnellement, l'humour noir et mordant de Solondz me fait bien rire. Abe écoute des chansons ultra-nunuches glorifiant la « positive attitude » américaine. Et lorsqu'au deuxième rendez-vous avec Miranda, il la demande en mariage, la fille suicidaire accueille cette proposition incongrue avec résignation, comme si elle attendait au fond une perspective aussi peu exaltante : « Je devrais renoncer à l'amour, l'ambition, le sexe et les attentes. Je devrais juste me marier et avoir des enfants. »

Les comédies de Solondz radiographient les travers de la *middle class* américaine de manière souvent déran-

geante. La plus réussie à ce jour reste *Happiness* (1998). *Dark Horse*, elle, s'étiole progressivement. On a l'impression que le réalisateur s'est embarqué dans le projet sans en connaître la fin... qui s'avère décevante... ce qui ne fait qu'ajouter à l'impression un peu déprimante que l'on garde du film.

Un projet farfelu

Namir Abdel Messeeh n'avait quant à lui clairement aucune idée de la fin de son film quand il est parti tourner en Egypte, son pays d'origine. Il n'avait d'ailleurs pas d'idée sur grand-chose, comme il le laisse entendre lui-même au début de ce film foutraque. Parti pour être un documentaire sur les apparitions de la Vierge en Egypte, *La Vierge, les coptes et moi* se transforme en cours de route en journal intime : à travers une mise en abyme où le réalisateur trentenaire se met en scène, ce premier long-métrage raconte avec légèreté et humour son tournage fauché et bancal.

Issu d'une famille copte, Abdel Messeeh commence par se rendre au Caire à la recherche de témoignages et de documents sur les apparitions de la Vierge à Zeitoun en 1968. « Je n'y allais pas pour dénoncer ou démontrer quelque chose, mais pour essayer de comprendre un phénomène », explique-t-il dans un entretien radiophonique. Or, lui-même étant à la fois sceptique et candide dans son approche (pour ne pas dire nonchalant), son enquête se heurte vite à toutes sortes de barrages et de réticences. « En fait, ce qui est sensible, ce n'est pas tellement d'enquêter sur les apparitions de la Vierge, mais c'est d'en douter. Mettre en doute le moindre des dogmes des coptes, c'est pour la minorité remettre

en cause l'existence de la communauté. »

Déconfit, passant outre les directives agacées de son producteur parisien et les doutes désopilants de sa mère quant à ses talents de cinéaste, Namir se rend à Assiout, haut lieu de pèlerinage marial, situé non loin du village maternel. Il y retrouve sa famille, qu'il n'a pas vue depuis une quinzaine d'années, et décide de reconstituer une apparition de la Vierge avec les villageois comme acteurs.

Adviennent alors de beaux moments de grâce, le film bénéficiant de la chaleur de sympathiques *fellahs*, de l'humour cocasse typiquement égyptien et d'une dose bienvenue d'autodérision du réalisateur parisien, qui débarque avec son projet farfelu dans l'âpre quotidien des paysans.

La Vierge, les coptes et moi témoigne de la tendresse ressentie par Namir pour ces gens dont, n'était l'exil de sa mère, il aurait pu partager le sort. La scène finale, où les villageois assistent à la projection du « miracle » qu'ils ont mis en scène, est une belle démonstration du cinéma comme art de l'épiphanie. Et l'on sort du film avec le sourire des Egyptiens...

P. B.

***La Vierge, les coptes et moi,*
de Namir Abdel Messeeh**

« *La Vierge, les coptes et moi* »



Audaces et retours en grâce

● ● ● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne d'arts

Edgar Degas,
jusqu'au 27 janvier,
Fondation Beyeler, Bâle,
www.fondationbeyeler.ch

Les collections de la Fondation Beyeler, largement tournées vers le siècle passé, ont sans doute présidé au choix de présenter l'œuvre tardive de Degas. Celle-ci anticipe à bien des égards la modernité et les audaces qui ont jalonné le XX^e siècle. Habitué aux ruptures, aux outrances et aux provocations, nos regards comprennent mieux rétrospectivement le rôle de l'artiste pour les générations suivantes.

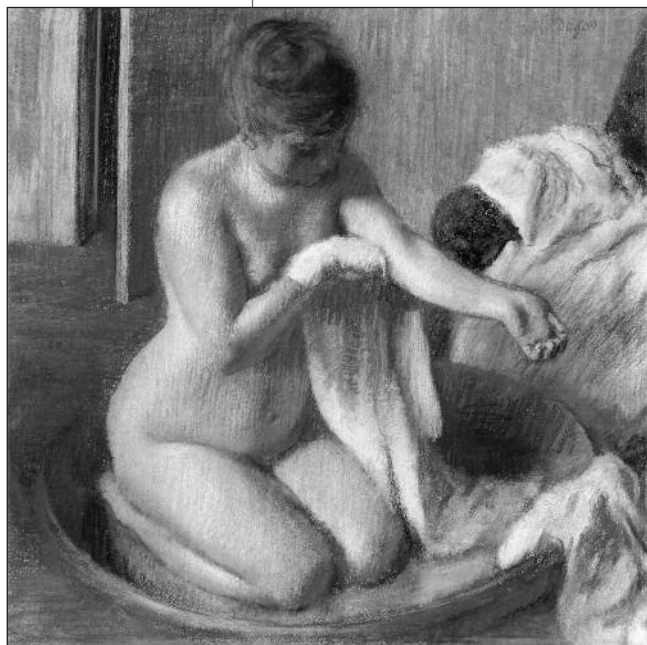
L'exposition débute en 1886. Degas a 52 ans et témoigne de son inépuisable

capacité de réinventer des thèmes auxquels il n'a jamais cessé d'être attaché, le nu tout d'abord. Dans *Le petit déjeuner après le bain* et *Femme au bain*, Degas saisit encore le modèle de dos, comme pour mieux souligner l'intimité et le sentiment d'intrusion qui accompagnent les poses gauches dans lesquelles affleure l'irréductible misogynie de l'artiste. Durant cette période, Degas systématise l'éviction du visage, réduisant ainsi la femme à un corps sans tête. « J'ai peut-être trop considéré, avouait-il au peintre anglais Sickert, la femme comme un animal. »

Dans ses monotypes consacrés aux maisons closes, sa vision naturaliste n'a jamais été plus cruelle. Plus proche d'un Zola que des impressionnistes, l'artiste fait du corps la manifestation visible de la dépravation, par l'angle vif ou le gros plan propre à accentuer le grotesque de l'obésité du modèle.

Trois danseuses, jupes violettes et *Danseuses, jupes jaunes* de la même année 1896 accusent un engouement pour « les tons faux, stridents, désaccordés qui, remarquait Waldemar Georges, éclatent en rutilantes fanfares... sans aucun souci de vérité, de vraisemblance, de crédibilité ». En 1899, l'artiste lui-même décrivait ses *Danseuses russes* comme des « orgies de couleurs ». A cette date, Degas accorde de plus en plus de place à l'imagination. Dans *Les danseuses en rose et vert*, il juxtapose

« Femme au tub » (1833)



le bleu électrique, le rose vif et le jaune de chrome. « C'est très bien, disait-il de copier ce que l'on voit ; c'est beaucoup mieux de dessiner ce que l'on ne voit plus que dans sa mémoire. C'est une transformation pendant laquelle l'imagination collabore avec la mémoire. Vous ne reproduisez que ce qui vous a frappé, c'est-à-dire le nécessaire. Là, vos souvenirs et votre fantaisie sont libérés de la tyrannie qu'exerce la nature. » Conforme à ses nouvelles convictions, son art évolue vers la synthèse ; il ne se concentre plus que sur l'humain, éliminant toute mention de décor ou d'accessoire. Degas anticipait les révolutions esthétiques par la couleur des fauves, de Picasso, Mondrian ou Kandinsky.

L'héritage de Degas

Degas n'eut pas d'élèves, mais il recevait des artistes dans son atelier. Son incidence sur Cézanne, Puvis de Chavannes, Seurat et Renoir est indéniable, ceci pour ne rien dire du jeune Toulouse-Lautrec. « Il a jeté, écrivait Jacques-Emile Blanche, un pont entre deux époques, il relie le passé au plus immédiat présent. »

Plus que toute autre période, le dernier Degas est la plus parfaite illustration de son rôle fondateur. Déjà Renoir réévaluait cette période quand il confiait au marchand Ambroise Vollard : « C'est à partir de cinquante ans, que son œuvre s'élargit et qu'il devient Degas. » Les hommages seront ensuite nombreux. En 1913, Picasso se proposait d'acheter des monotypes tardifs de l'artiste. « Au Bateau-Lavoir, relatait André Salmon, l'un de nous *faisait Degas*, illustre bougon, visitant Pablo et le jugeant. *Faire Degas*, c'était aussi jouer à ce que l'on risquait de devenir, hélas ! une fois

vieux. » D'autres témoignages sont moins espiègles, comme celui de Pissarro qui, en 1898, écrivait à son fils : « Et Degas, qui va de l'avant sans cesse et qui trouve du caractère dans tout ce qui nous entoure. » Pissarro voyait juste. A la Fondation Beyeler, Degas continue de surprendre.

Ingvild Goetz

Avec l'exposition du Kunstmuseum de Bâle, il n'est plus question du regard sur la femme, mais du regard d'une femme sur l'art contemporain. Née en 1941 en Prusse-Occidentale, Ingvild Goetz est vraisemblablement la première femme à avoir été galeriste en Suisse. Invitée à fermer sa galerie de Zurich au lendemain des manifestations houleuses de Wolf Vostell, Ingvild Goetz a, depuis et sans rancune, renoué des liens avec la Suisse. La présentation d'une partie de sa collection dans l'institution bâloise résonne comme un hommage.

Du plus lointain de ses souvenirs, Ingvild Goetz a aimé l'art. Pourtant son enfance de réfugiée au sein d'une famille pauvre la prédisposait à des choix en phase avec des réalités plus concrètes. Du passé familial des lendemains de la guerre et de la personnalité d'un père résistant et déporté, elle apprend la vraie générosité et une forme d'humanisme. Son engagement pour des causes humanitaires et pour le sort des réfugiés politiques ne saurait se comprendre sans ce vécu auquel elle a donné un sens et une hauteur de vue. « Ma famille et moi étions des réfugiés, ce qu'à l'école mon accent trahissait. J'étais différente. Je me suis perpétuellement interrogée sur les raisons de mon attention à ce qui est étranger.

expositions

Arte Povera. Une révolution artistique. Boetti, Kounellis, Merz, Pistoletto de la collection Goetz
Kunstmuseum, Bâle, jusqu'au 20 janvier 2013. www.sammlung-goetz.de

Je peux aimer une œuvre pour sa beauté, il reste que souvent, il y a au-delà un arrière-plan politique. »

L'art ne lui a pas été transmis, il était en elle. A sept ans déjà, elle dessinait, écrivait et collectionnait les cartes postales de grands maîtres. « Devenir artiste, confie-t-elle, était le rêve de toute ma vie », mais pas celui de ses parents qui ambitionnaient pour elle une profession plus « sérieuse ». Elle débute dans le département publicité de l'entreprise familiale, où elle trouvera bientôt un autre débouché à l'activité éditrice de son père en réalisant des estampes d'artistes.

De la galerie à la collection

Tout surviendra simultanément. L'acquisition en 1966 d'un portfolio d'Edouardo Paolozzi, précurseur du mouvement pop britannique, constitue l'embryon de sa collection, même si rétrospectivement Ingvild Goetz l'inscrit dans la logique de son activité d'éditrice et bientôt de galeriste.

En 1970, à l'âge de 27 ans, elle donne une autre dimension à son engagement en ouvrant à Zurich sa première galerie *Art in progress*. Elle entre dans la vie turbulente d'un milieu artistique qui exprimait violemment sa volonté de rupture et de changement. Ingvild Goetz convertit sa galerie en lieu d'expression, tout particulièrement pour les membres très politisés du groupe Fluxus. Son permis de travail lui sera retiré, elle devra fermer sa galerie.

Intrépide, Ingvild Goetz n'a jamais craint ni les attaques ni les prises de position courageuses dans un monde dominé par les hommes. « Peu de femmes étaient galeristes. Une femme,

commente-t-elle, n'aurait pas osé dire qu'elle collectionnait. »

Inébranlable, elle ouvre un nouvel espace, cette fois-ci à Munich. D'emblée, elle y présente Mario Merz, Giulio Paolini, Yannis Kounellis, tous rattachés à l'*arte povera*¹ qu'elle contribuera à faire connaître en Allemagne. Lorsqu'en 1993, elle met un terme à l'activité de sa galerie pour se consacrer à sa fondation, elle privilégie encore ce mouvement dans ses acquisitions. A la raison de cet engouement, elle répond : « La scène artistique allemande s'élevait contre le conservatisme et le formalisme, mais avec plus d'agressivité. L'*arte povera* rompait également avec la tradition, mais de manière quasi poétique, en continuant d'invoquer la Rome antique. C'était une alternative au radicalisme d'un Beuys par exemple. »

L'ensemble présenté à Bâle n'est pas qu'un inventaire de coups de cœur, comme peut l'être une collection privée. Il témoigne de choix cohérents et médités qui rendent compte d'un professionnalisme digne d'une institution. Du reste, quelle collection publique pourrait prétendre illustrer le mouvement italien avec un tel niveau de qualité et de richesse ?

G. N.

1 • Mouvement artistique qui se forma dans l'Italie des années 60. Point commun des artistes : l'emploi de techniques et de matériaux simples et modestes, tels que de la terre, du verre, des branchages, de la cire, qui contrastaient avec un monde toujours plus boulimique de technologie (in www.kunstmuseumbasel.ch). (n.d.l.r.)

En relisant Dickens

... **Gérard Joulé**, *Epalinges*
traducteur et écrivain

Dickens (1812-1870) écrivit en un temps où le temps ne pressait pas, où les hommes avaient du temps car c'était le pas de l'homme, du marcheur, qui le mesurait, et non la machine avec sa vitesse « abolissante ». La vie alors était profonde comme une forêt enchantée, et la ville de Londres, avec ses brouillards romanesques et ses personnages fantomatiques, pleins de consistance pourtant (personnages qui surgissent comme des apparitions et que l'auteur semble avoir ramenés des enfers), était une deuxième forêt enchantée, ajoutée à la première.

Les personnages de Dickens l'arpen-tent, prenant la couleur de leur quartier, de leur maison, de leur mobilier, de leurs habits, de leur état, parlant une langue qui ne serait pas comprise trois rues plus loin. Que d'enracinements, de carapaces, d'incrustations entassés les uns sur les autres et qui façonnent ce qu'on appelait alors un « personnage romanesque » ! Car la vie d'autrefois les produisait à profusion. Le romancier n'avait plus qu'à les peindre et à les coucher sur son papier, s'il était capable de les y maintenir.

En ce temps-là les hommes avaient le temps de grandir, même s'ils étaient le plus souvent jetés à la rue à six ans, sans père et sans mère, élevés à l'asile ou à l'hospice. Les hommes avaient le temps de mûrir leurs sentiments, d'avoir de longs, de forts, d'éternels, d'immortels sentiments.

Mais les sentiments sont passés de mode avec le temps. Avoir des sentiments, ce n'est pas très viril en un temps où la virilité même est en train de passer de mode. Et même les femmes sur ce point-là, suivant la mode et imitant les hommes, se sont terriblement mécanisées et masculinisées. Qui touche à la machine attrape une âme de machine.

Dickens, c'est le bon Dieu, c'est l'Evangile, c'est le Père Noël, c'est l'arbre de Noël, c'est la forêt tout entière, c'est le miracle, le mirage et la magie tout ensemble. André Gide disait qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments. Il oubliait Dickens qui fit de la grande et de la grandissime littérature avec de grands et de grandissimes sentiments. Il y a des œuvres et des auteurs paroxystiques qui appellent tout naturellement le superlatif. Ne pas l'utiliser serait se montrer pingre.

L'humour des pauvres

Dickens est tout sentiment et tout humour. Et tout humour parce que tout sentiment. Chesterton, qui connaissait son Dickens autant que ses quatre Evangiles et son Don Quichotte, dit quelque part que l'Evangile retentit de sonores et homériques et peut-être même rabelaisiens éclats de rire, même si les évangélistes n'ont pas jugé nécessaire de les rapporter. Et s'il pensait cela, s'il entendait ces rires, c'est qu'il voyait un lien entre l'innocence, la sim-

plicité, la pauvreté et l'humour. Le rire de ceux qui n'ont rien, qui ne sont rien, qui sont nus, qui marchent dans la vie sans ces béquilles et ces prothèses qui s'appellent richesse, pouvoir et connaissance, bref tout l'attirail de ce qui compose la vie civilisée.

Dickens n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il croque ce qu'on appelait hier un personnage secondaire, quelqu'un qui n'a pas grand-chose à voir avec l'action à proprement parler, voulant nous faire comprendre par là que l'homme n'est jamais plus personnage, n'est jamais plus essentiel, plus évangélique que lorsqu'il est secondaire. C'est alors que l'Esprit met ses paroles dans sa bouche. Et les paroles de l'Esprit ne sont pas celles d'un professeur en théologie. Car enfin c'est aux pauvres et non aux riches qu'est annoncé l'Evangile, ou alors aux riches que la grâce a touchés et qui commencent à se dépouiller de leurs richesses. Mais ils n'auront sans doute jamais cette innocence et cet humour de ceux qui sont nés pauvres. Exemple d'humour dickensien : « Vous saurez, lui dit-il, que vous parlez à un gentleman. « Je le saurai, oui, quand je vous connaîtrai un peu mieux. » Ce sont là de ces répliques sans réplique.

Or il n'y a d'humour et de sentiment que là où il y a personnage, et il n'y a personnage que là où il y a le temps de le construire, de l'animer, de le faire presque parader comme à son insu. Car ceux qui sont des personnages ne le savent naturellement pas. L'histoire, le drame n'est bien souvent qu'un prétexte pour nous les montrer.

Alors, l'auteur et le lecteur ayant le temps, le premier peut écrire des pages et des pages, des phrases et des phrases, longues et sinueuses, chargées d'autant d'incidentes que chez Proust, qui aimait tant Dickens qu'il disait vou-

loir faire comme lui, « en mieux ». L'innocent ! Mais sans doute le meilleur de Proust vient-il de son amour de Dickens et de leur goût commun pour le mal et la souffrance. Car l'on n'est pas romancier sans une bonne dose de sadisme.

Les enfants

L'enfant, si terriblement absent de la littérature française et si présent dans l'anglaise, occupe une place suréminente chez Dickens, car encore une fois quoi de plus pauvre, de plus simple, de plus faible, de plus démuné, de plus exposé, de plus souffrant qu'un petit ?

Les enfants de Dickens sont souvent des orphelins. Ce qui ouvre une magnifique carrière à l'imagination. Qui est mon père ? Qui est ma mère ? De qui suis-je descendu ? Je suis peut-être fils de roi... Et de fait, dans Dickens, nombre d'orphelins ont d'illustres origines, enfants de l'amour et du péché dont les parents ont dû se défaire et mettre en nourrice ou à l'hospice et dont ils ont perdu la trace. C'est le cas dans *Bleak House*, où la quête de la fille par sa mère constitue l'une des trames principales du roman. Et que de péripéties et de rebondissements, comme dans tout grand roman « populaire » digne de ce nom, l'auteur sait ménager pour nous tenir en suspens !

Qui peut, par exemple, oublier dans *Dombey et Fils* la mort du petit Paul ? Alain, notre philosophe, la voit comme une mort « pâle et anémiée » qui donne, de son point de vue, cette couleur au livre. Tel n'est pas notre avis. Dickens n'a pas voulu faire mourir le petit Paul. Il retient en vie le plus longtemps possible cet enfant malade et doux, il le retient de toutes ses forces, et quand il

faut enfin le laisser partir, il s'arrange pour convoquer à son chevet toute la vie animale et végétale qui entoure l'enfant. C'est comme si le monde et la nature s'associaient à sa disparition, si bien qu'on ne le voit même pas disparaître et qu'on ne sait plus très bien s'il meurt à l'intérieur ou à l'extérieur de sa maison. Il meurt comme s'il ne mourait pas, comme s'il était enlevé, absorbé, résorbé, transporté par les anges dans un autre lieu. Seul Dostoïevski aurait pu écrire des pages pareilles.

Et voici que Florence, sa sœur aînée, se retrouve seule en face de son terrible père, qui l'ignore pour la simple raison qu'elle n'est pas le garçon qui vient de mourir et dans lequel il avait mis toutes ses espérances comme le fils qui devait lui succéder. Les pages où Florence hante l'immense maison qu'elle habite avec son père et les domestiques pour aller frapper à la porte de l'homme au cœur de pierre et implorer sinon son amour du moins son regard sont parmi les plus fortes et les plus bouleversantes qu'un romancier ait jamais écrites et gravées au fer rouge dans la mémoire du lecteur.

Des rires et des larmes

Mais qui aussi a pu oublier dans *Notre ami commun* les montagnes d'ordures qui entourent la maison du bon Mr Bofin, appelé « l'éboueur d'or », et qui se révéleront être une source de richesses inouïes ? Ou, dans *Les grandes espérances*, cette vieille vierge richissime de Miss Havisham, toute moisie et toute rancie dans son abandon, qui n'a élevé Estella que comme un piège tendu à tous les hommes pour se venger sur l'espèce masculine du mal que le méchant Compeyson lui a fait ? Ou cette vieille folle de mère dans *Dombey*

qui se félicite d'avoir vendu sa fille à un bon prix ? Ou encore ce Lord Gordon, dans *Barnaby Rudge*, rêveur à peu près fou et chef d'une révolution sans cause et sans prétexte ?

Mais ce sont tous les personnages de l'œuvre de Dickens qu'il faudrait passer en revue et saluer d'un amical et fraternel sourire, chacun pris dans sa divine singularité, dans son évangélique innocence (oui, même les méchants), divine singularité qu'ils portent comme des bagnards la marque de leurs chaînes. On sent que rien chez Dickens, hormis l'intrigue (et encore), n'est prémédité, que c'est chemin faisant qu'apparaissent les choses, les passions et les êtres, comme dans le monde réel.

Alors, mélo, pas mélo ? Happy end ou pas ? Publication en tranches, action en dents de scie, à rebondissements, archétypes contrastés, bons et méchants, enlèvements et reconnaissances d'enfants, fausses identités, sociétés secrètes, bagnards au grand cœur, héritages tombés du ciel. Les yeux pleurent, la bouche rit. Mais l'art n'est-il pas de faire rire et pleurer ? Les larmes et le rire ne sont-ils pas les deux ressorts majeurs de toute création roma-

« Les grandes espérances », un film de David Lean (1946)



nesque ou dramatique ? Un roman n'est pas un traité de philosophie. Le lecteur veut être touché, pris, enlevé, transporté.

Je ne connais que Dostoïevski, Hardy et Dickens qui aient su pareillement nous émouvoir. Car leurs personnages, on les aime. On voudrait les serrer dans nos bras et s'agglutiner à eux. Proust est un grand romancier, mais on se fiche éperdument de ce qui arrive à ses personnages. Aucun d'eux ne suscite en nous l'amour ou la compassion, et quand ils s'en vont, on ne pleure pas leur mort. Idem des fauves balzacien. On ne saurait trop surestimer le rôle joué dans l'œuvre de Dickens par sa passion du théâtre. Comme Dostoïevski, ce qui l'enchantait, c'est de rassembler les types les plus contrastés, chacun avec ses tics de langage particuliers, et de

les faire concerter ensemble. Mais tandis que chez Dostoïevski cette confrontation devient rapidement métaphysique, chez Dickens elle donne lieu à un extravagant mélodrame, qui se résout dans une effusion d'amour évangélique.

Mais que cette tension se résolve en un drame sinistre ou en un festin d'amour, ce qui ressort en définitive de tout cela c'est l'espèce d'immense plaisir personnel avec lequel le spectacle est monté. L'écrivain qui recherche avant tout la perfection artistique a, en général, une idée très précise de ce qu'il désire faire, et l'ayant fait, il reçoit sa récompense. Mais Dickens était le contraire même d'un artiste. Sa théâtralité, son sentimentalisme, son humour débridé, il les utilise sans vergogne à des fins de propagande, en faveur des irresponsables contre les responsables, des irrationnels contre les rationnels, des démunis contre les compétents, des ignorants contre les savants, des fous contre les sages, des enfants contre les adultes.

Il faut lire Dickens et il faut le relire. Les grands romans sont faits pour être relus.

G. J.

Etty Hillesum : un chemin de conversions

**A Notre-Dame de la Route,
Villars-sur-Glâne (FR)**

**du 29 oct. au 02 nov. 2012
animateur : Luc Ruedin s.j.**

Spirituelle hors des frontières religieuses, Etty Hillesum (1914-1943) a vécu son destin tragique avec l'étonnante liberté que lui donnait son rapport à Dieu.

Alternant exposés, lectures, échanges et temps de méditation, ces quatre jours s'adressent à ceux et celles qui, hors des sentiers battus, désirent redécouvrir le goût du Dieu vivant !

Renseignements et inscriptions :
☎ +41 26 409 75 00
secretariat@ndroute.ch

La théologie en crise

Un colloque intitulé Faire face à la crise a été organisé du 28 au 31 août à l'Université de Genève par l'Association des théologiens pour l'étude de la morale. Son but était « de discuter éthiquement et théologiquement la situation du temps présent, sous l'angle de la catégorie controversée et polysémique de crise ». Parmi les crises mentionnées, celle des « références », qui, inévitablement, a des répercussions sur la théologie et son enseignement, en particulier dans le monde des Réformés où l'autorité est plus décentralisée que chez les catholiques.

Deux livres présentent des exemples de cette crise, aux retombées différentes selon son lieu et contexte d'émergence. Le premier est celui de Shafique Keshavjee, qui, en désaccord avec les nouvelles orientations de certaines facultés de théologie protestante en Suisse, annonçait en novembre 2009 sa démission de son poste de professeur ordinaire de théologie de l'Université de Genève (voir pp. 33-35).

Le deuxième ouvrage est de Matthias Preiswerk, théologien suisse qui réside en Bolivie depuis 1976, qui propose une réflexion critique et constructive de l'éducation théologique œcuménique en Amérique latine (voir p. 36). (rédaction)

La publication de l'ouvrage de Shafique Keshavjee avait fait grand bruit. D'abord à cause de la personnalité médiatique de son auteur. Ensuite parce qu'elle se présentait, dans la ligne des « gestes prophétiques » de l'Ancien Testament, comme un acte de mise en œuvre concrète de son propos : en écrivant un livre de théologie académique fort documenté, le pasteur d'origine indienne Shafique Keshavjee récusait dans les faits les reproches de « non-scientificité » qui lui avaient été adressés par

certain membres de l'institution universitaire, à cause notamment de son enracinement premier dans les milieux évangéliques. Par-là même, il illustrait les contradictions dans lesquelles se sont empêtrées, à son avis, les facultés romandes de théologie protestante et explicitait les raisons qui l'ont amené à démissionner de la chaire de théologie œcuménique et de théologie des religions de l'Université de Genève. Du reste, la « crise » dont il fait état bat son plein, à en croire le récent pamphlet de Pierre Glardon et Eric Fuchs¹ dont les constats se rapprochent de ceux de Keshavjee.

C'est sans doute l'essor des sciences des religions qui est à l'origine de la crise actuelle de la théologie que dénonce

Shafique Keshavjee,
*Une théologie pour
temps de crise. Au car-
refour de la raison et
de la conviction,*
Genève, Labor et Fides
2010, 230 p.

1 • *Turbulences. Les Réformés en crise*, Le Mont-sur-Lausanne, Ouverture 2011, 328 p. Voir la recension de cet ouvrage par **Philibert Secretan**, « Les Réformés en crise », in *choisir* n° 628, avril 2012, p. 37. (n.d.l.r.)

livres ouverts

l'auteur et qui la force à redéfinir sans cesse sa spécificité, pour la refonder sur de nouvelles dynamiques. Car il y va de sa place non seulement à l'Université, mais également dans la société et dans l'Eglise.

Keshavjee pose le problème méthodologique en discutant les approches de deux figures importantes de la théologie réformée francophone : Carl-Albert Keller et Pierre Gisel.

Le premier a vécu en Inde et a été marqué par la mystique hindoue. Cependant, il est resté toute sa vie un théologien chrétien, « confessant clairement que l'Ultime révélé en Christ et pensé par la théologie éclairait les mystères des ultimes étudiés par la science des religions ». Tout au long de sa recherche, il s'est constamment référé à la Trinité. Il considérait que la crise de la théologie chrétienne provenait « d'une sorte de déni de son identité profonde ». Inscrit dans la mouvance barthienne, il estimait qu'une « théologie véritable n'est possible que dans la prière, dans une communion intime avec Dieu qui nous transforme ». Aussi Keshavjee affirme-t-il en synthèse que Keller n'a cessé dans ses œuvres de « valoriser

une communication confiante de l'Ultime et de l'intime ».

Quant à Gisel, c'est entre autre sous son impulsion qu'en 2006 l'institution lausannoise a changé de nom et est devenue Faculté de théologie et de sciences des religions. Gisel lui-même a demandé à être transféré dans la section « sciences des religions », dans son souci central d'établir « une compatibilité critique des savoirs et des croyances », c'est-à-dire de « promouvoir une théologie acceptable dans "les limites d'une raison complexe" », et de s'interroger avant tout sur la « signification culturelle et sociale de la religion et de ses enjeux ». Aussi, selon lui, la théologie « n'a pas à penser (...) une question directrice qui serait chrétienne, mais bien une question de tous, un questionnement universel ».

Il récuse ainsi « explicitement toute perception de Dieu comme fondement » et considère « qu'il convient d'être décentré du christianisme ou de décentrer le christianisme ». Le résultat est qu'il plaide « pour une intégration de la philosophie des religions et de la théologie déconfectionnalisation au sein de la science des religions ».

Keshavjee résume de cette manière la différence essentielle entre les deux figures considérées : « Alors que Keller, du commencement jusqu'à la fin, s'est voulu être témoin du Christ ressuscité à ses contemporains, Gisel, au nom du Christ caché et d'une doctrine de la création abstraite et élaborée, a évolué d'une théologie explicitement chrétienne vers une théologie déchristianisée, se voulant en phase avec son temps. »



Une troisième voie

Dans le troisième et dernier chapitre du livre, l'auteur présente sa propre proposition. Si elle veut trouver son identité, la théologie doit articuler la conviction et la raison. *La critique et la conviction* dirait Paul Ricœur.² Si certains courants à l'Université tendent à réduire la tradition chrétienne à sa dimension de système religieux parmi d'autres, sous prétexte de scientificité et de neutralité - c'est la posture de Gisel et de la science des religions -, d'autres en Eglise seraient tentés d'isoler la réflexion théologique et de l'extraire des questionnements rationnels et académiques - c'est la tendance de la théologie « ecclésiale confessante » qui n'a pas sa place telle quelle dans le monde académique, d'après l'auteur.

Pour sortir de cette impasse, il propose une troisième voie, ambitieuse et séduisante : au-delà d'une rationalité sécularisée et d'une foi qui se satisferait d'une « répétition de la tradition », il suggère une théologie « convictionnelle », nourrie aux trois sources de la vérité, de la contemplation et de la compassion ; une théologie qui, tout en restant rattachée à une tradition confessionnelle majoritaire, soit d'abord chrétienne et conçue œcuméniquement ; une théologie qui s'efforce de penser une tradition majoritaire dans ses relations avec les autres traditions religieuses et l'ensemble de la société ; une théologie qui résiste au désinvestissement éthique préconisé par les sciences des religions et valorise « la prière et la réflexion, le dialogue et l'engagement ».

Le livre séduit par la rigueur de sa construction et la pédagogie de son déve-

loppement. Il souffre inévitablement de certains défauts attachés au genre littéraire « apologétique ». La thèse de l'ancien professeur de théologie à Genève étant connue a priori, sa démonstration n'en est plus vraiment une, puisqu'il apparaît à la fois comme « juge et partie ».

D'ailleurs, la troisième voie « convictionnelle » qu'il préconise ne se situe pas entre Gisel et Keller, mais entre la neutralité scientifique d'une théologie universitaire « philosophique et historico-critique » et la confessionnalité d'une théologie ecclésiale fermée aux questionnements académiques. Du point de vue catholique, la question de « l'ecclésialité » de la théologie à l'université mériterait d'être davantage approfondie.

De même, Keshavjee ne survalorise-t-il pas l'importance de la théologie universitaire, en décrétant d'entrée de jeu que « si les Eglises sont en crise, c'est parce que les facultés de théologie le sont aussi » ? La crise des Eglises ne provient-elle pas également d'autres sources ? Reste que sa *théologie pour temps de crise* aide indéniablement à sortir de la « crise de la théologie », en montrant comment articuler révélation divine et rationalité humaine et comment penser une « théologie des religions » du point de vue chrétien.

François-Xavier Amherdt

2 • Paris, Calmann-Lévy 1995, 288 p.

Education théologique

Matthias Preiswerk,
Contrato intercultural.
Crisis y refundación de
la educación teológica,
 La Paz/Quito/San José
 de Costa Rica/Madrid,
 Plural/Clai/Visión
 Mundial/Universidad
 2011, 464 p.

Matthias Preiswerk est un théologien suisse, qui s'est consacré pendant plus de trente ans à l'éducation théologique en Bolivie : de l'éducation religieuse scolaire à la formation de pasteurs, en passant par l'éducation populaire. Sa réflexion théorique s'est réalisée conjointement à la construction de diverses instances éducatives : il a mis sur pied dans les années 70, un programme de formation chrétienne non confessionnelle pour les collègues méthodistes ; puis il a créé, avec d'autres théologiens catholiques et protestants, un centre de théologie populaire ; il a participé à la fondation de l'Institut supérieur œcuménique andin de théologie (ISEAT) en Bolivie. Actuellement, il est à la tête d'un bureau de consultations pédagogiques et théologiques pour différentes facultés et séminaires de théologie (évangéliques, pentecôtistes et catholiques) en Amérique latine.

Cet ouvrage est une sorte d'autobiographie théologique et pédagogique qui se nourrit à deux sources : l'une, pratique, issue de l'observation et de la systématisation d'expériences éducatives et théologiques, dont l'ISEAT ; l'autre, théorique, basée sur le paradigme interculturel, inspiré de la philosophie développée par R. Fornet-Betancourt. C'est un essai sur la situation de crise de l'éducation théologique en Amérique latine, au niveau de ses acteurs, de ses institutions et de ses méthodes (qui n'est pas sans ressemblance avec un certain épuisement de la théologie de la libération), et sur son avenir.

Dans les Eglises historiques, l'éducation théologique a été réduite à une formation élitiste (réservée aux universitaires) ou ecclésiastique (limitée aux futurs pasteurs et clercs). Et dans les Eglises émergentes, elle est souvent confinée à des techniques oratoires ou de marketing en vue de la croissance numérique de la communauté.

Et l'auteur de noter ce paradoxe : plus l'éducation théologique est rigoureuse, plus grande est la crise de l'Eglise (Eglises catholique ou protestantes historiques) ; inversement, moins elle est pointue, plus forte est la croissance numérique de l'Eglise (Eglises pentecôtistes et néo-pentecôtistes). C'est que l'éducation théologique s'exprime en Amérique latine dans des formes monoculturelles et généralement coloniales, qui s'articulent difficilement avec les préoccupations des croyants de ces sociétés fortement multiculturelles et n'intéressent guère les mouvements sociaux.

Pour l'auteur, l'éducation théologique doit prendre en compte les attentes et les demandes de formation de tous les acteurs concernés : Eglises, institutions éducatives, organisations sociales, etc. Il propose deux feuilles de route qui prennent en compte les principaux résultats et méthodes de la théologie de la libération et de l'éducation populaire, en les soumettant radicalement à la question de la diversité culturelle.

Sylvain Thévoz

Carlo Maria Martini

L'archevêque émérite de Milan, Carlo Maria Martini, est mort le vendredi 31 août 2012 à l'âge de 85 ans. Quelques semaines auparavant, le cardinal jésuite prenait congé de ses lecteurs du quotidien *Corriere della Sera*, auxquels il s'adressait chaque semaine depuis trois ans, malgré la maladie de Parkinson qu'il affrontait depuis une quinzaine d'année. Il écrivit alors ces lignes quasi prophétiques : « Le moment est venu pour moi de me retirer des choses terrestres et de me préparer à l'avènement du Royaume. »

Ces paroles, dignes d'un grand théologien, n'en cachaient pas moins une authentique peur de la mort qui s'approchait et « des difficultés avec Dieu », comme le rapporte la chaleureuse biographie d'Aldo Maria Valli, célèbre chroniqueur et écrivain italien, dont la traduction française est parue quelques mois seulement avant la mort du cardinal. Ce dernier confiait à un auditoire réuni une dernière fois à Milan en 2008 : « Plusieurs fois, je me suis lamenté, demandant au Seigneur pourquoi il ne nous a pas libérés de la nécessité de mourir... J'ai retrouvé la paix, pensant que je devais mourir, lorsque j'ai compris que, sans la mort, jamais nous ne serions capables de faire un acte de totale confiance en Dieu. »

Carlo Maria Martini, qui fut à Rome successivement recteur de l'Institut biblique, puis de l'Université pontificale grégorienne, était un homme pénétré par la Parole de Dieu et par la confiance en l'humanité, malgré ses désordres et ses violences. Il confiait en 1995, dans une lettre adressée à Alojzije Sustar, l'ar-

chevêque de Ljubljana, sur le thème *Que faire en des temps difficiles ?*, ces mots qui résument sa spiritualité profonde : « Toute époque est un temps de grâce, un *kairos* qui ouvre à la confiance : pour chacun, pour un peuple, pour l'ensemble des peuples, il existe une voie de pacification. »

Martini était en outre un homme voué à l'émergence d'un monde plus juste et humain. Sa première initiative publique à Milan, lorsqu'il en devint l'archevêque sur décision de Jean Paul II en décembre 1979, concernait le sort des prisonniers de San Vittore auxquels il rendit visite.

L'ultime « pacification » de son propre destin, le cardinal Martini aurait souhaité la vivre dans sa ville préférée : Jérusalem. A l'âge de la retraite, il quitta donc Milan pour la Terre Sainte, mais la maladie l'obligea au retour en Italie, où il rejoignit la communauté jésuite de Galarate.

Peu avant son décès, il invita l'Eglise tout entière au courage d'un profond renouvellement. Martini aurait souhaité un nouveau concile du Vatican. Dans le même temps, face au bruit « effrayant de vide », cet homme voué à la Parole recherchait de plus en plus « un espace libre de tout fracas aliénant, pour qu'il soit possible de tendre l'oreille et de percevoir quelque chose de la fête éternelle et de la voix du Père ».

Albert Longchamp s.j.

Aldo Maria Valli, *Carlo Maria Martini. L'histoire d'un homme*, St-Maurice, Saint-Augustin 2012, 262 p.

■ Spiritualité

Marie-Hélène Du Parc Locmaria
« Tant souffrir et tant aimer »
selon Etty Hillesum

Paris, Salvator 2011, 248 p.

Quel titre choquant et repoussant dans notre époque hédoniste ! Ce livre est-il une justification du masochisme chrétien ? de la soumission inconditionnelle aux souffrances que nous inflige Dieu ? Il n'en est rien ! En étudiant les écrits d'Etty Hillesum, jeune femme juive morte à Auschwitz, l'auteur nous explique comment celle-ci prend le contrepied du dolorisme et se libère d'une telle représentation d'un Dieu tout-puissant et pervers.

Il s'agit bien en effet de représentation : Etty quitte l'image d'un Dieu tout-puissant, pour aller vers celle d'un Dieu « puissamment faible », souffrant d'aimer ; et cette nouvelle représentation peut « aider à comprendre, à situer la souffrance de l'homme à une juste place, à lui donner un sens qui repose sur l'amour, l'espérance et la confiance à son égard ». Ainsi Etty passe d'un Dieu qu'elle implore pour qu'Il la guide à un Dieu « dont elle comprend qu'Il laisse tous les humains à leurs responsabilités ».

C'est avec un tel Dieu qu'Etty dialogue. C'est à Lui qu'elle demande la force de vivre ce qu'elle a à vivre. Ne cherchant pas le sens de la souffrance qu'elle voit et qu'elle vit, Etty l'accepte sans s'y dérober. Cette acceptation lui permet d'aimer la vie et d'aimer les autres. Mais l'amour même la fait souffrir, car il impose de faire une place à autrui et de considérer la vie comme un don, quels qu'en soient les événements. Et on peut s'étonner que cette jeune femme dise sans relâche « La vie est belle et bonne ! » alors que sa vie se passe dans l'enfer absolu...

Quelques mois avant sa mort, une phrase traduit cette étonnante posture de crucifiée déjà ressuscitée : « Quand je me tiens dans un coin du camp, les pieds plantés dans la terre, les yeux levés vers ton ciel... des larmes de gratitude m'inondent... et c'est ma prière. »

Anne Deshusses-Raemy

Ingmar Granstedt

De cendres et d'amour

Portrait d'Etty Hillesum

Amsterdam, Westerboek, Auschwitz

Paris, Lethielleux 2011, 240 p.

Si beaucoup d'études ont tenté de cerner la vie d'Etty Hillesum, celle-ci a le mérite de se baser sur une connaissance exhaustive et précise de ses écrits parus en français en 2008.

Avec une finesse d'analyse et une attention à la chronologie des événements, l'auteur décrit l'évolution de la relation entre Julius Spier et sa protégée. Il dégage les défis qu'ils ont été l'un pour l'autre. Il met en exergue la tension créatrice issue de leur attraction réciproque maîtrisée. Il montre comment la maturation de leur amour a favorisé la croissance intérieure d'Etty.

En se confrontant en son « champ de bataille » à toute la vie, sans rien vouloir en exclure, elle s'humanise. Cette explication qu'elle tient avec elle-même fait précisément l'intérêt et la saveur de ses écrits. Engagée dans ce mouvement intégrateur, sa progression fulgurante lui donne de devenir en un peu plus de deux ans une femme pour et avec les autres.

Avec beaucoup de clarté et de pudeur, l'auteur met bien en perspective combien en ses ambiguïtés, la médiation de J. Spier a permis à Etty d'accoucher de son âme. Sans masquer les écarts, soulignant les contradictions créatrices, Ingmar Granstedt éclaire comment cette relation travaillée permit à Etty de choisir la vie. De cet amour assumé naîtra une autre histoire d'amour : celle du long dialogue ininterrompu qu'Etty aura avec son Dieu.

Dans ce *Weltinnenraum* cher à Rilke, Etty abritera le Dieu vulnérable et sans défense qui lui donnera l'affect d'une vie pleine et joyeuse. Ainsi, elle affirmera, dans l'horreur des camps nazis, que la vie est belle envers et contre tout. Elle assumera le destin de masse du peuple juif auquel elle s'identifiera.

Ce livre permet de mieux comprendre l'univers relationnel de cette femme juive. Il insiste sur l'importance de sa maturation relationnelle et l'exigence d'intégration de la totalité de la vie qui caractérise celle qui touche tant de nos contemporains. Dans ce mouvement que l'on peut qualifier de mystique, sont joints les palais de l'intériorité et

la rugosité du réel. N'est-ce pas de là que surgit l'étonnante vitalité et liberté de cette femme, témoin de la joie au cœur de l'abîme du mal ?

Luc Ruedin

■ Christianisme

Frédéric Boyer

Sexy Lamb

De la séduction, de la révolution et des transformations chrétiennes

Paris, P.O.L. 2012, 200 p.

L'auteur précise qu'en écrivant ce livre, auquel il a consacré dix ans de sa vie - comme une sorte de journal -, il a essayé de raconter différemment ce qu'il croyait avoir appris, et tenté de dire autre chose de ce qu'on sait. Pour cela, il lui a fallu revisiter de fond en comble l'héritage reçu, tout en demeurant fasciné par le christianisme dont il ne s'est jamais séparé.

Le titre du livre est surprenant... il est tiré d'un vers du poète Allen Ginsberg (1926-1977) sur un Kaddish pour sa mère défunte. L'auteur, qui s'est appliqué à nous donner une nouvelle traduction des *Confessions* de saint Augustin en 2008, voue une grande admiration à Shakespeare et possède une culture impressionnante.

Familier et passionné par les débuts du christianisme, il nous fait revivre l'Empire romain et sa chute, le sac de Rome en 410 par Alaric, le général barbare adopté par Rome. Quand les Goths pénètrent dans la ville, ils sont accompagnés de milliers d'esclaves, de domestiques, de putains et de soldats déjà mêlés à la nouvelle religion (chrétienne).

Pour Augustin et Jérôme, contemporains de cette catastrophe, le christianisme était une libération de l'ancien monde, né d'une lente fusion et décomposition de traditions, de cultures plongées dans le creuset de l'Empire. Pour Plinie le jeune, cette nouvelle religion était « superstition folle et démesurée ». Celse la décrit comme une aberration : « la dispute que les juifs et les chrétiens ont ensemble sur le sujet du Christ est la plus impertinente du monde. » Lucien de Samosate de Syrie ridiculise ces chrétiens et leurs croyances. Comment adhérer à cet agneau, dont parle Jean le Baptiste, qui devient la matrice d'une espérance obs-

cure, inquiète et révoltée ? Comment accepter les préceptes de ce prédicateur errant, mourant sur une croix, ne laissant aucun écrit, demandant à ses disciples de ne pas juger, de s'aimer les uns les autres et promettant le salut à tous, sans distinction ? Pure folie dit-il !

Et l'auteur, après une lente et longue réflexion, de constater que le christianisme n'est pas encore réalisé et qu'il n'est sans doute pas vraiment réalisable. Il n'est pas la religion du bonheur, il s'oppose à toutes les grossesses sentimentales qui confondent amour et bonheur.

Un livre intense, d'une grande exigence, demandant une deuxième voire une troisième lecture, mais qui offre un grand champ de découvertes... « entendre autre chose de ce qu'on sait ».

Marie-Luce Dayer

Roger Lenaers

Un autre christianisme est possible

La fin d'une Eglise moyenâgeuse

Villeurbanne, Golias 2011, 308 p.

L'auteur défend la thèse qu'il est urgent de repenser le christianisme à l'aune de la modernité, de le dégager de la gangue de l'institution Eglise. Il part de l'idée que cette dernière propose une lecture prémoderne du christianisme, qu'elle reste prisonnière de schémas de pensée antiques et médiévaux, reposant sur la séparation du monde de l'ici-bas, soumis aux vicissitudes de la réalité quotidienne, et du monde de l'au-delà ou d'en-haut, auquel aspire l'homme. Cet autre monde serait celui qui a guidé toutes les interprétations ecclésiales du christianisme.

Pour l'auteur, les découvertes scientifiques modernes révèlent qu'il n'y a qu'un seul monde, celui dans lequel nous vivons. Repenser le christianisme revient alors à dépoussiérer la tradition et les dogmes, à considérer les textes bibliques comme des mythes et l'histoire de Jésus comme exemplaire, embellie par le langage prémoderne. Il s'agit ainsi d'adopter un nouveau langage, adapté au monde moderne, qui fasse voir que Dieu est présent dans le déroulement de l'Histoire, à travers l'évolution scientifique.

Mais ce livre pose la question de savoir ce qui reste du christianisme après que l'au-

teur ait désarticulé tous les articles de foi. Chapitre après chapitre, il conteste la réalité de l'Incarnation, de la Résurrection, de la divinité du Christ, l'Immaculée Conception, l'Assomption, en un mot : tout ce qui fait l'âme du christianisme.

Provocateur, ce texte ne permet pas vraiment de repenser la religion chrétienne ; il ouvre plutôt la voie à un vague théisme. En contestant toutes les vérités de foi, Roger Lenaers ne propose pas vraiment concrètement un nouveau langage qui permettrait de comprendre ce qu'est cet autre christianisme dont il parle. Son mérite, malgré tout, est d'obliger le fidèle à se questionner sur sa foi.

Jacques Schouwey

■ Eglise

Philippe Rocher *Le goût de l'excellence*

Quatre siècles d'éducation jésuite en France
Paris, Beauchesne 2011, 440 p.

L'ouvrage retrace l'histoire de quatre siècles d'éducation jésuite en France. *Le goût* désigne cette forme de rapport intériorisé au savoir que l'on trouve dans les *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola : « Ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui satisfait et rassasie l'âme mais de sentir et goûter les choses intérieurement. » *L'excellence*, terme souvent accolé à jésuites, insiste sur la qualité de l'enseignement. Les premiers compagnons ont fait leurs études à Paris d'où ils rapporteront le *modus parisiensis*, inspirateur de leur pédagogie.

Divisé en deux parties, de la création à la suppression de la Compagnie de Jésus, puis de sa restauration à nos jours, le livre donne largement la parole aux acteurs eux-mêmes. Destinée d'abord à la formation des religieux jésuites, cette éducation s'ouvre aux acteurs laïcs de la société, marquée par l'originalité du *ratio studiorum*, qui est sa capacité non seulement à enseigner mais à éduquer « l'honnête homme ».

La première période est caractérisée par un grand succès et l'opposition farouche de l'Université et du Parlement, qui conduira peu à peu à la suppression de la Compagnie au XVIII^e siècle. A son retour, l'alternance au XIX^e siècle de moments favorables ou non à

l'enseignement congréganiste poussera la Compagnie à explorer d'autres manières d'éduquer à un « humanisme chrétien » une société devenue étrangère au christianisme. L'action catholique, la réflexion et l'action sociale amènent à moins privilégier les établissements d'enseignement.

Aujourd'hui, le nombre des jésuites diminuant, un nouveau pas est franchi par l'implication des laïcs dans tous les secteurs. Vers quel public s'orienter et comment procéder ? Un chemin se dessine, et se cherche encore, entre la pédagogie jésuite et une « éducation ignatienne ».

Quoique le début et la fin du livre soient moins intéressants, le parcours clair et rigoureux permet d'entendre combien ce qui motive les jésuites, c'est une mission d'éducation enracinée dans la foi au Christ plus que l'enseignement lui-même.

Jean-Paul Lamy

Marie-Geneviève Missègue *L'a-venir du prêtre*

Des maux de l'Eglise à ses mots d'espérance
Paris, Lethielleux 2011, 238 p.

Le prêtre de demain n'aurait-il pas encore son rôle à jouer ? Marie-Geneviève Missègue voudrait redonner l'envie d'embrasser le sacerdoce en dépoussiérant le vieux portrait du « curé », car la structure ecclésiale dans laquelle nous vivons depuis des siècles est faite autour de lui. L'identité du prêtre est toujours une question cruciale à cause de tout ce qu'elle véhicule. D'ailleurs elle a occupé la réflexion de l'Eglise catholique durant une année.

Mais il n'est plus temps d'en rester à des opinions ou des pensées personnelles, il nous faut des fondements théologiques sérieux car *l'a-venir du prêtre* relève avant tout de la réflexion théologique. L'auteure dénonce d'emblée, en des termes parfois corrosifs, les malaises de l'Eglise, en particulier une mauvaise compréhension du sacré, pour nous amener à revenir au fondement de notre foi : l'Incarnation de Dieu en Jésus-Christ. Dieu en se faisant Homme annule l'espace du sacré, du divin coupé de l'humain. En Jésus, le monde de Dieu rejoint celui de l'homme.

Le livre rassemble un ensemble de données théologiques pour amener à une pratique

chrétienne renouvelée, mais sur un ton parfois un peu trop moralisant. En fin de parcours, l'auteure dresse la figure idéale du prêtre à venir : « Celle d'un homme ou d'une femme de prière, adonné(e) avant tout à la liturgie jusqu'à être transfiguré(e) par elle ; sans pouvoir, sans richesse. (...) Il est fait serviteur ; serviteur de la Parole et serviteur de la liturgie ; serviteur de Dieu et de ses frères. Brûlé par la contemplation de Dieu, *totalelement dédié* aux croyants à cause d'un choix de vie radical et exclusif de tout autre engagement, il imite la vie de Jésus et ses gestes, jusqu'à livrer sa vie pour les autres *par amour*. »

Monique Desthieux

Pierre Coulange

L'option préférentielle pour les pauvres

Parcours biblique et théologique

Parole et Silence, Paris 2011, 256 p.

Dans la doctrine sociale de l'Eglise catholique marquée par la destination universelle des biens, la légitimité de la propriété privée (y compris des moyens de production), la priorité du travail sur le capital, la liberté de conscience et de religion, la solidarité et son corollaire la subsidiarité, la dimension politique de la charité, l'*option préférentielle pour les pauvres* est le principe qui fut le plus mis en pratique mais le moins étudié. Pierre Coulange, avec sa double compétence d'exégète de la Bible et d'économiste, comble cette lacune. Dans une sorte de méditation bien argumentée, qui fait correspondre les grands textes bibliques et les grands courants de la pensée contemporaine (théologie de la charité, théologie de la libération en Amérique latine, théologie de la prospérité venue de l'Amérique du Nord), il dresse un panorama tout en finesse qui inscrit l'attention au pauvre, au voyageur, à l'étranger dans la culture de chaque époque, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours.

Chemin faisant, le lecteur croise des figures attachantes, depuis Ulysse jusqu'à Thérèse de Lisieux en passant par Vincent de Paul et Ozanam. Au centre de cette méditation, le visage central de Jésus reflète celui du pauvre qui n'a rien à offrir et qui est prêt à accueillir ce qui est donné gratuitement, par Grâce.

Etienne Perrot

■ Société

**Marie-Madeleine Laurent,
*Du bon usage de la violence***

« Le Royaume des cieux est annoncé et chacun use de violence pour y entrer »

Paris, Cerf 2011, 144 p.

Cet ouvrage ne se lit pas en toute tranquillité, c'est-à-dire dans la seule perspective de glaner de belles idées ! En effet, par des questionnements simples et inattendus, il sollicite la réflexion, la rumination, voire la méditation sur une donnée qui, le plus souvent, ne concernerait que les autres : leur agressivité, leur animosité, leur hostilité, leur violence.

Marie-Madeleine Laurent, psychologue clinicienne spécialement auprès de jeunes, conduit le lecteur à explorer non pas le « convenu » de la violence, mais ses racines profondes dans la constitution de toute personne. Car les conflits, loin d'être dévastateurs, obligent certes à se questionner sur les attitudes des autres, mais principalement sur soi-même, sur nos propres comportements... Voilà qui nous met à l'abri du leurre des terrains nivelés et desséchés des ententes illusoire, d'une paix idéalisée : tous semblables et tous d'accord ! On connaît la chanson avec ceux et celles qui exercent des responsabilités et qui confondent la complaisance du pouvoir avec l'authenticité de l'autorité.

De telles tyrannies existent dans le monde politique, dans les couples et les familles, et tout autant dans les milieux professionnels et nombre de réseaux relationnels. En d'autres termes, les conditions du bon usage de la violence s'apprennent, d'autant qu'elle est une force à mobiliser pour la vie.

De pertinentes références bibliques éclairent ce chemin intérieur, qui est à même de sortir chacun et chacune d'une molle soumission, sous couvert d'humilité, et d'être délivré, en tout cas, des miasmes nauséabonds de la rancœur, de la rancune.

Louis Christiaens

Philippe Demeestère
Les pauvres nous excèdent
Lieux communs

Montrouge, Bayard 2012, 144 p.

A quelque chose de fascinant cette chronique au ras du sol de l'association La Margelle. Loin d'une *Success Story* des mouvements qui s'attaquent à la pauvreté, ce livre n'indique pas la voie royale pour sortir les pauvres de leur pauvreté. Mieux encore, l'association La Margelle n'affichait aucune intention d'aider ses membres à « s'en sortir ». Alors quoi ? Il s'agit simplement de raconter ce qui fut vécu dans un lieu, d'abord urbain, puis - tentative sans futur - rural, où les relations humaines entre accidentés de la vie ont conservé l'âpreté et la rudesse d'un difficile rapport au monde. Cet exercice bouleverse la manière habituelle de se situer face à la pauvreté, en particulier dans les milieux religieux qui croient savoir que, pauvreté n'étant pas misère, la pauvreté serait avant tout spirituelle. Ce livre montre au contraire, dans un style rocailleux sans recherche d'effets, que les pauvres, tels qu'ils sont, tels qu'ils vivent, nous excèdent, et pas simplement parce qu'ils nous agacent et nous font peur.

Etienne Perrot

Roland Pfefferkorn
Genre et rapports sociaux de sexe,
 Lausanne, Editions Page 2 2012, 140 p.

Dans cet ouvrage, publié par les Editions (marxistes) Page 2, l'auteur, professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg, examine les élaborations théoriques de la recherche en sciences sociales, dans le sillage du mouvement des femmes, principalement depuis 1968 en France. Recherche fidèlement marxiste de l'exploitation des femmes, dans le but de contrer le « naturalisme », théorie de l'essence, présidant aux rôles masculins/féminins. On retombe sur les concepts, un peu usés tout de même, bien qu'extensibles, de mode de production (domestique/capitaliste) et de patriarcat, appliqués à la lutte des femmes.

Plus intéressant est lorsque l'auteur aborde ce qu'il nomme « l'invention du terme genre » et de ses « obstacles », car ce terme (néologisme de l'anglais *gender*) lui apparaît « imprécis et ambigu ». Il cite une *Com-*

mission (française) de terminologie et de néologie, qui affirma en 2005 « qu'en français le mot sexe et ses dérivés sexiste et sexuel s'avèrent parfaitement adaptés pour exprimer la différence entre hommes et femmes, y compris dans sa dimension culturelle, économique, sociale ».

Avec la recherche post-féministe (qui déconstruit les notions d'identité et d'essence), l'auteur cite les théoriciennes américaines du genre. Il conclut à ce propos que la notion de genre s'est banalisée, mais que sa signification est toujours aussi floue. Là, on ne peut qu'être d'accord avec lui.

Dans la deuxième partie de son étude, il introduit la notion de rapports sociaux de sexe, qui lui paraît apte à redonner sens aux rapports dominants-dominés, dans toutes ses dimensions. Le social étant pour lui le produit, non pas d'un seul, mais de plusieurs rapports sociaux. « Les rapports sociaux de sexe, de race et de classe doivent être pensés comme source de domination » mais aussi comme « potentiellement porteurs d'émancipation ».

Valérie Bory

Jean-Pierre Fragnière
Les retraites, des projets de vie
 Lausanne, Réalités sociales 2011, 136 p.

Que faire de sa retraite ? C'est un thème aujourd'hui très important. Jean-Pierre Fragnière, président du conseil scientifique de l'INAG (Institut universitaire âges et générations), nous livre une série de « réflexions recueillies dans le cadre des travaux de l'INAG et de riches échanges avec des collègues et des amis ». Tous les aspects de la retraite sont abordés, du moins je le pense, que ce soit la dépendance, la sexualité, le besoin d'exister encore, d'avoir un statut, mais aucun ne ressort véritablement. De plus, on ne sait pas à qui ces réflexions s'adressent : est-ce aux politiques, aux responsables des communes ou d'associations ou aux retraités eux-mêmes ?

En fait l'auteur s'adresse à tous ces intervenants, ce qui donne un livre un peu fouillis. Il manque une synthèse, rien ne ressort vraiment. Ce faisant, il montre cependant la complexité de ce genre de questions et insiste sur le fait qu'il n'y a pas un retraité type.

Odile Tardieu

Amnesty International, *Rapport 2012. La situation des droits humains dans le monde*, Berne, Amnesty International 2012, pp. LXXIV + 422.

Barbey Mary-Anna, *Des cigognes à la santé sexuelle. Que devient le planning familial ?*, Lausanne, Réalités sociales - Santé sexuelle 2012, 92 p.

Chappuis Elisabeth, *Certificat de travail. Quels sont vos droits ?*, Lausanne, d'En bas 2012, 96 p.

*****Col.**, *Violences sur les animaux et les humains. Le lien*, Strasbourg, One Voice 2011, 440 p. [44118]

*****Col.**, *Qu'est-ce qu'une spiritualité chrétienne ?*, Paris, Facultés jésuites de Paris 2012, 136 p. [44091]

Commission théologique internationale, *La théologie aujourd'hui : perspectives, principes et critères*, suivi de *Pour lire le document « La théologie aujourd'hui : perspectives, principes et critères » par le fr. Serge-Thomas Bonino, o.p.*, Paris, Cerf 2012, 160 p.

Davezies Robert, *Le Temps de la Justice. Sur la guerre d'Algérie*, Paris, Harmattan 2012, pp. XXXVIII + 162.

Kuberski Piotr, *Le christianisme et la création*, Paris, Cerf 2012, 500 p.

Levalois Christophe, *Prendre soin de l'autre. Une vision chrétienne de la communication*, Paris, Cerf 2012, 160 p.

Lubac Henri de, *Aspects du bouddhisme. I. Christ et Bouddha. II. Amida*, Paris, Cerf 2012, pp. L + 602.

Missègue Marie-Geneviève, *Des maux de l'Eglise à ses mots d'espérance. II. L'avenir de l'Homme, homme et femme*, Paris, Lethielleux 2012, 400 p.

Nagel Tilman, *Mahomet. Histoire d'un Arabe. Invention d'un prophète*, Genève, Labor et Fides 2012, 384 p.

Panikkar Raimundo (Raimon), *Mystique, plénitude de vie*, Paris, Cerf 2012, 476 p.

Petitfils Jean-Christian, *Jésus*, Paris, Fayard 2011, 668 p.

Philibert Jean, *La nouvelle évangélisation. De Jean-Paul II à Benoît XVI*, Nouanel-Fuzelier, Béatitudes 2012, 114 p.

Ploux Jean-Marie, *Dieu et le malheur du monde*, Paris, Atelier 2012, 144 p.

Pradervand Pierre, *L'audace d'aimer : une voie vers la liberté. L'itinéraire spirituel de Roger W. McGowen*, Genève-Bernex, Jouvence 2012, 192 p.

Radcliffe Timothy, *Faites le plongeon. Vivre le baptême et la confirmation*, Paris, Cerf 2012, 328 p.

Rossier Candide, *Au Temps de l'adolescence. Une jeunesse valaisanne 1945-1951. Récits*, Vevey, de l'Aire 2012, 230 p.

Rousseau Jean-Jacques, *Profession de foi du Vicaire savoyard*, Genève, Labor et Fides 2012, 214 p.

Sesboué Bernard, *Les « trente glorieuses » de la christologie (1968-2000)*, Bruxelles, Lessius 2012, 480 p.

Steiger André, *Cinquième étage à gauche ! Entretiens avec François Marin*, Lausanne, d'En bas & Films Plans-Fixes 2012, 144 p.

Teissier Henri, *Christophe Lebreton, moine, martyr et maître spirituel pour aujourd'hui*, précédé d'*Éléments biographiques*, Strasbourg, Signe 2012, 76 p.

Teissier Henri, *Tibhirine. La fraternité jusqu'au bout*, Strasbourg, Signe 2012, 38 p.

Tincq Henri, *Jean-Marie Lustiger. Le cardinal prophète*, Paris, Grasset 2012, 368 p.

Vermeylen Jacques, *Vatican II*, Namur, Fidélité 2012, 142 p.

Weizsäcker Carl Friedrich von, *La science des astres et la présence de Dieu. Religion et science de la nature*, Genève, Labor et Fides 2012, 308 p.

Ces livres peuvent être empruntés au CEDOFOR

le Centre de documentation et de formation religieuse.

18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
☎ + 41 22 827 46 78

Signes

« C'est un signe », m'a dit Jules (prénom fictif !) en voyant le pigeon mort sur le trottoir. Un signe de quoi ? ai-je demandé naïvement. Il m'a regardée comme si je tombais de la lune. Et n'a pas répondu, tant la réponse, pour lui, coulait de source. Un signe de quoi ?

Au temps bien lointain où j'explorais les méandres du Nouvel Âge, je me souviens d'avoir posé cette même question aux disciples d'un célèbre gourou qu'ils considéraient comme le Christ - rien que ça ! Car ces gens, eux aussi, voyaient des signes partout. Dans les numéros de téléphone, le nombre de lettres d'un prénom, la façon dont étaient disposés des objets sur une étagère ou la date de la lune noire. A long-ueur de temps, ils surveillaient leur environnement afin d'y déceler de cabalistiques messages, et se livraient à toutes sortes d'acrobaties cérébrales afin de faire coïncider des choses qui n'avaient aucun rapport, en établissant entre elles des liens aberrants de cause à effet, du genre : Paul est mort et on a découvert une nouvelle chambre au cœur de la grande pyramide de Chéops (???), donc les deux événe-

ments sont liés, donc la mort de Paul a un sens caché, sacrificiel, ayant permis d'ouvrir une brèche dans la forteresse du mystère...

Quand on le pratique de façon systématique, ce genre d'exercice peut conduire au délire le plus total. Mesurée à cette aune-là, en effet, la réalité perd toute consistance, devient molle et spongieuse comme un sable mouvant dans lequel on s'enfonce au gré de ses fantasmes ou de ses peurs. Le pigeon mort sur le trottoir n'est plus victime de maladie mais devient le béraut d'une prédation terrifiante de nature apocalyptique.

Rien de nouveau sous le soleil, me dira-t-on. La magie et la divination sont aussi vieilles que le monde. Et aujourd'hui encore, malgré l'avènement du christianisme, qui a désacralisé la nature, et de la science, qui ambitionne d'en expliquer le fonctionnement de façon rationnelle, certaines personnes ne peuvent s'empêcher de chercher des réponses dans la course des astres ou le marc de café. Libre à elles ! Dans la mesure où il nous est arrivé à tous ou presque de lire notre horoscope, sans y croire, par pur amusement et besoin de distraction, je ne vois pas en quoi ces pratiques seraient nuisibles.

La manie obsessionnelle des signes, cependant, est bien différente - et bien plus dangereuse. En effet, c'est l'objectivité même du réel qu'elle met en péril. Dans un monde où tout est potentiellement signe d'autre chose, rien n'est véritablement significatif.

Ceux qui n'ont jamais été confrontés aux divagations des obsédés du signe vont sans doute trouver ma préoccupation superflue et mon bla-bla oiseux. Je crois cependant que le problème est d'une importance primordiale. Car, c'est un fait, nous vivons dans une forêt de symboles « qui nous observent avec des regards familiers », comme l'écrivait Baudelaire, et qui nous influencent au quotidien. Et c'est un fait aussi que le monde qui nous entoure recèle un mystérieux message de beauté et d'amour dont le décryptage relève principalement - du moins est-ce ce que je crois - de la poésie et d'une spiritualité bien comprise. Mais il nous envoie surtout des messages beaucoup plus immédiats, impossibles à ignorer, et directement intelligibles pour tout être doté d'un cerveau normalement constitué.

La colère du monde arabo-musulman, après la diffusion sur Internet d'un navet anti-islamique, en constitue un parfait exemple. Pas besoin d'être grand clerc pour comprendre le péril que représente pour la paix ce genre de dérapage. Quant aux causes profondes de l'« explosivité » des musulmans, qui n'a d'égale que l'imbécillité de certains chrétiens fondamentalistes, voilà un champ d'investigation qui mérite d'être urgemment exploré, du moins si l'on veut éviter une guerre déclarée des religions. Mais peut-être est-ce précisément ce que recherchent les extrémistes des deux bords ? Je tremble. Je prie. Face à cette menace, aujourd'hui, aucun signe ne me semble plus approprié que celui de la Croix.

Gladys Théodoloz



Editions Saint-Augustin



Jeff Roux

Jésus
mon ami
mes emmerdes

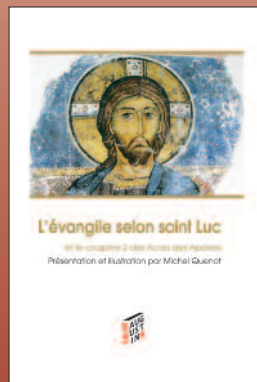
■ Fr. 27.–



Isabelle Prêtre

La vieillesse,
chute ou envol?

■ Fr. 30.–



Michel Quenot

L'évangile
selon saint Luc
et le chapitre 2
des Actes des Apôtres

■ Fr. 39.–



Aldo Maria Valli

Carlo Maria Martini
L'histoire d'un homme

■ Fr. 32.–